N° 22. — 42e Année.

Prix du Numéro sans annexes : 25 centimes.
Avec gravure coloriée : 50 centimes.

Samedi 31 Mai 1884.

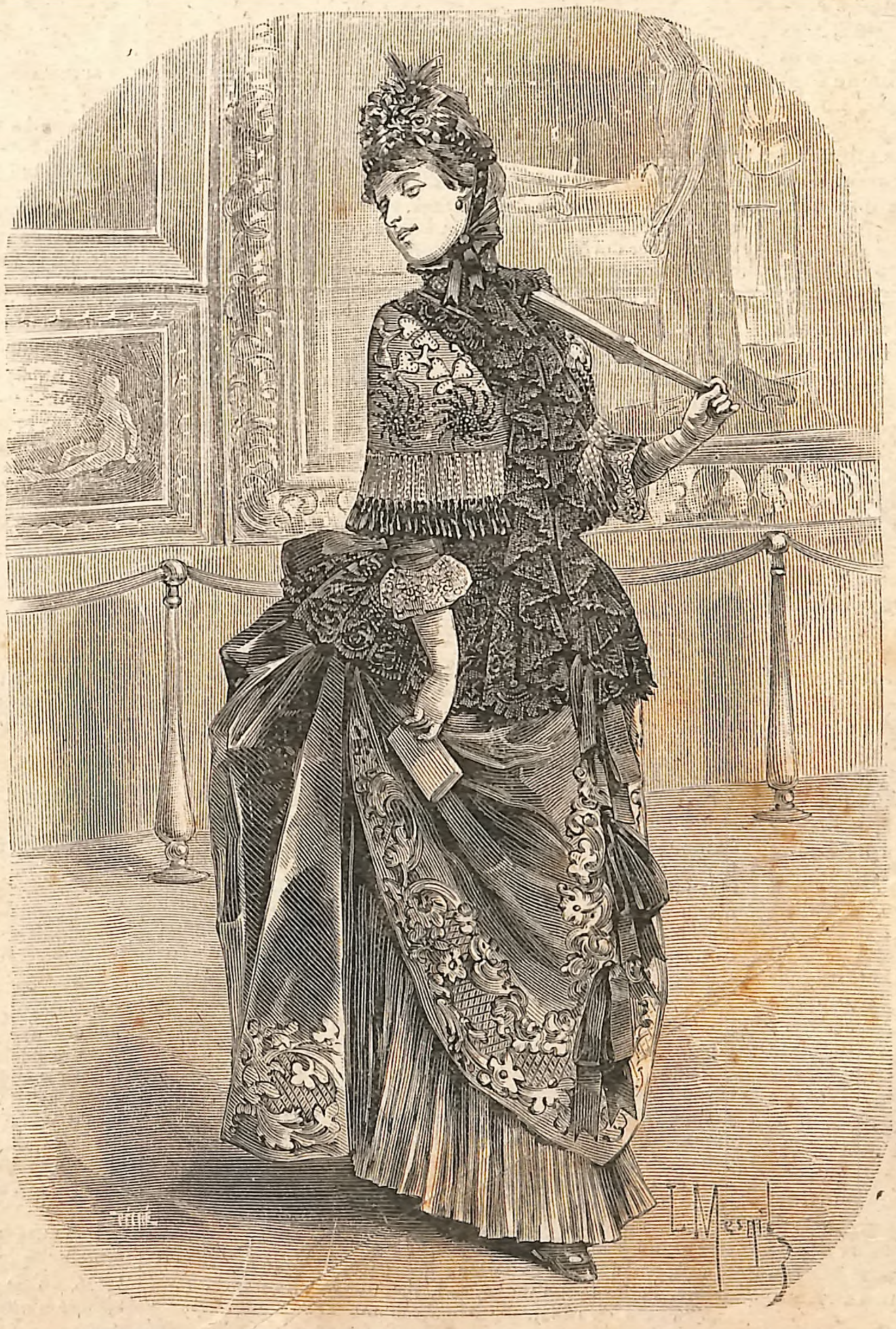
LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ADMINISTRATION
Paris. — 3, rue du Quatre-Septembre, 3. — Paris.

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE, MODES, TRAVAUX DE DAMES



GP. N° 2425. — TOILETTE DE VISITES. — DESSIN DE Mlle MESNIL.
Vêtement de la maison *A la Reine d'Angleterre*, rue Saint-Honoré.

SOMMAIRE

TEXTE. — Chronique de la Mode, par Mme Gabrielle d'EZE. — Description des toilettes. — La vie à Paris, par Jules CLARETIE.— Echos. — *Alliette*, nouvelle, par Robert HALT. — *Romain Kalbris*, par Hector MALOT. — Visites au Salon, par Eusèbe LUCAS. — Théâtres, par J. DE B. — Manuel du ménage, par Jenny DES MARTELS. — Correspondance. — Carnet du sphinx. — Avis divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 2096 E, dessin de Jules DAVID : costumes d'enfants.

DANS LE TETXE. — GP. n° 2425, dessin de Mlle MESNIL : toilette de visites. — Croquis à la plume représentant les gravures coloriées vues sous un autre aspect. — GPD. nos 2313-59-60-67-2413, et T. nos 438, 474, 477, travaux de dames : détails de modes. — GL. n° 2363, dessin de A. MOREL : toilettes de campagne. — GL. n° 2403, dessin de Mlle E. PECQUEUR : toilettes de ville d'eaux.

CHRONIQUE DE LA MODE

L'actualité qui s'impose au moment où nous sommes, c'est, il nous semble, la robe de batiste, non pas qu'on puisse la porter tout de suite, et sans désemparer, mais parce qu'il faut l'avoir toute prête pour les jours de canicule que nous subissons par intermittences et qui vont bientôt nous assaillir sans relâche.

Donc, la robe d'indienne, de toile ou de percale s'impose.

Il s'est fait, depuis quelques années, toute une révolution au sujet des tissus de fil et de coton destinés à ce genre de toilette.

On avait la robe de percale brillante, un peu raide, point jolie du tout à notre avis, mais que tout le monde semblait aimer; puis la toile de Vichy, cotonneuse et épaisse, la toile de fil forte et lourde, qui faisait d'une robe d'été une toilette accablante.

Aujourd'hui, on a changé tout cela.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS

Les abonnements datent du 1er de chaque mois. — On s'abonne en adressant à M. le Directeur du *Moniteur de la Mode* (rue du Quatre-Septembre, 3) le montant de l'abonnement, en timbres-poste, en un mandat à vue sur Paris ou en un mandat de poste à son ordre.

Renouvellements. — A leur expiration, les abonnements (pour la France seulement) sont continués d'office, sauf avis contraire.— Le payement s'effectue, dans ce cas, sur la présentation de notre traite, huit jours après l'envoi du premier numéro non retourné.

Réclamations. — Notre maison possédant un grand nombre de publications, dont plusieurs se subdivisent elles-mêmes en diverses éditions, nous prévenons nos Abonnées qu'aucune réclamation ne peut être accueillie, ou tout au moins examinée sans retard, si elle n'est accompagnée de la bande du dernier numéro reçu.

Les tissus les seuls en faveur — ce qui ne veut pas dire qu'ils soient les seuls vendus — sont plus élégants, plus légers, mieux faits en vue de leur destination.

Quoi de plus joli que la foulardine souple et quasi soyeuse, que l'on drape comme le foulard même et qu'un coup de fer rafraîchit et rend comme neuve.

On illustre ces foulardines de mille façons charmantes : les unes sont à damiers imperceptibles, les autres à rayures très fines ; puis, ce sont des fleurs, grandes ou petites, pour tous les goûts et que l'on choisit selon son âge, sa taille et son embonpoint, comme aussi selon la façon que l'on donne au costume. Ainsi, les étoffes à grands dessins s'arrangent mal des corsages ajustés, dont les coutures sont rapprochées et qui ont deux et même trois petits côtés. Pour ces sortes de dispositions, mieux vaut le corsage froncé, qui ne coupe rien et ne détruit pas l'harmonie du dessin.

Parmi les plus jolis dessins, nous devons citer les broderies russes, imitant à s'y méprendre les jolies broderies au point carré, dont on fait si grand usage en ce moment. Il en est ton sur ton ; d'autres ont des couleurs tranchantes comme les cotons de plusieurs couleurs qu'on emploie pour les véritables broderies.

Dans ce moment-ci, à Paris, c'est une véritable rage de broderie russe ; on en met partout, et l'on en fait des ornements d'une grande originalité. On brode au point russe sur du satin, du velours, de la peluche, du drap ; mais c'est surtout sur étamine que cette broderie produit le meilleur effet quand il s'agit d'ameublement.

On fait d'élégantes têtières pour canapé, des bandes destinées à garantir les tentures des murs derrière un divan, des écharpes de piano doublées de soie de couleur ; enfin, et c'est ce qu'il y a de plus original, des cadres de glace ou de tableau. Déjà l'on avait les cadres de peluche ; mais on a imaginé le cadre d'étamine brodée que l'on destine à une chambre à coucher, un cabinet de toilette, ou encore à un salon de campagne.

C'est si simple et si facile à faire que vous allez certainement vous mettre toutes à la broderie russe. C'est frais comme une mosaïque et gai au possible pour l'œil.

Mais revenons à nos étoffes printanières.

Citons les satinettes unies, brillantes et souples, dans les teintes les plus nouvelles et les plus jolies ; puis les batistes-cachemires, dans toutes les nuances des cachemires d'Écosse, qui font l'effet exact du cachemire, et qu'on a de la peine à accepter pour un tissu de fil.

Ces jolies robes seront garnies de velours ; quant aux batistes glacées, elles sont la merveille du genre, ayant tous les reflets élégants des soieries changeantes. Elles sont unies ou à petits damiers, ou bien encore rayées. Et quelles adorables teintes ! C'est chatoyant comme la corolle d'une belle fleur veloutée, brillant et doux à l'œil comme la robe d'un bel insecte. Il nous semble que rien ne sera plus élégant, plus coquettement joli que ces délicieuses batistes.

Pour les rendre plus élégantes encore, on y mêlera de riches broderies écrues sur linon ou sur gros tulle.

Voici un modèle qu'il nous a été donné d'admirer dans une grande maison. Il était en broderie écrue et batiste glacée « pois de senteur ». Cette teinte pois de senteur est faite de deux de ces jolis tons que l'on admire dans le pois de senteur. Tantôt c'est mauve et blanc, tantôt bleu-savon et pivoine, ou bien havane et bleu, rose et blanc, mousse et lie de vin. Ces nuances se fondent deux par deux et donnent des reflets adorables, multiples et changeants.

Donc notre robe était en batiste glacée, rose et blanc. Sur une jupe fausse, en batiste glacée, était montée une belle jupe brodée sur linon écru. La tunique était faite de deux lés plissés s'écartant légèrement pour laisser voir une partie de la jupe très étroite, juste la forme d'un long *V* renversé ou d'un petit if. Les deux lés qui tombent tout droits, sont rattrapés près des hanches et retroussés en bouffant *Watteau*. Par derrière, un grand lé plissé retombait comme une redingote et couvrait le derrière de la jupe. Le corsage était en glacé, agrafé droit jusqu'au-dessous de la poitrine, puis se croisant subitement et fermé par deux gros boutons artistiques. Deux grands revers recouverts de broderie étaient posés dans le haut du corsage et couvraient toute la poitrine. Le dos cachait son extrémité sous les plis de la jupe.

Nous avons à citer encore les batistes brodées, rappelant tout à fait les voiles et les cachemires brodés. Seulement sur les batistes, la broderie n'est pas en soie, mais en coton.

Puis les batistes à larges raies de deux tons, que l'on mélange avec de l'uni assorti. C'est une sorte de limousine de fil que l'on combine avec intelligence pour en composer des costumes fort distingués.

Pour jeunes filles, on choisit surtout les batistes-cachemires brodées de pois. C'est joli au possible, surtout par l'association des couleurs choisies. Voici d'abord une batiste olive avec pois écru ; une batiste mousse avec pois rouge ; l'autre avec pois bleu ; nacarat avec pois coquelicot, et gris ton sur ton.

Imaginez un costume de ce genre rehaussé de nœuds en ruban de velours ou d'ottoman assortis à la teinte du pois, ou bien encore des deux tons mélangés de l'étoffe.

En somme, l'éclectisme le plus complet est de mise au sujet de ces étoffes. Vous pouvez, tout à votre aise, porter des carreaux un peu grands, si vous êtes mince ; des damiers mignons, s'il vous faut vous diminuer, et choisir à votre fantaisie ou selon vos besoins des rayures de tous genres, de l'uni, des fleurs, des pois ou des semis bizarres rappelant tous les règnes de la nature ou toutes les fantaisies de l'esprit humain.

Vous trouverez des sujets maritimes pour la plage et la pêche ; des emblèmes de musique ou de danse pour une toilette de bal ; des emblèmes de sport pour vos robes de courses ; des attributs de la peinture si vous cultivez cet art si fort en honneur ; vous trouverez des robes de lawn tennis et des robes de crocket. En un mot, vous n'avez qu'à choisir pour faire de l'actualité parmi ces types innombrables que les fabricants ont préparés pour vous.

Gabrielle D'ÈZE.

GRAVURE DANS LE TEXTE

GP. n° 2425.

TOILETTE DE VISITES. — Costume en taffetas glacé. Jupe ronde garnie d'un volant plissé. Le tablier de la tunique drapé très haut, près des hanches, est divisé en deux parties qui se rejoignent sur le devant à l'aide de flots en ruban de velours. Par derrière tombe un grand lé drapé dans le haut et couvrant toute la jupe. Comme garniture à ce costume, une belle broderie de perles ou une belle application de broderie ancienne écrue. Le vêtement est d'une grande élégance. Les devants sont tout droits et garnis d'un double coquillé de dentelle. Une pèlerine de perles complète ce vêtement et se rattache dans le haut à un grand col recouvert de dentelle. Sur le devant, on rapporte un volant de dentelle qui est monté sur un ruban extra-fort et va jusqu au bas du dos, où il forme un gros pli tuyau mêlé de deux coques en taffetas glacé formant oreille de lièvre. Une double frange de perles garnit le contour de cette pèlerine. — Capote de tulle brodé monté sur une forme de laiton. Bandeau de perles sur le devant et brides en ruban de velours. Sur le sommet, un pouf de plantes d'eaux mêlées d'insectes. — Prix du patron du vêtement : coupé, 2 francs ; assemblé : 3 francs.

DESCRIPTION DES ANNEXES

Gravure coloriée n° 2096 *E*.

Annexe spéciale des éditions nos 1, 2, 3, 4 *et* 5.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Costume pour petit garçon de sept à huit ans, en soie de Chine écrue. Culotte en soie de Chine, serrée au genou par un bouton de nacre. Demi-blouse assez courte, serrée à la taille par une ceinture de cuir jaune. Les devants sont boutonnés droits. Un grand col marin très échancré s'ouvre sur un plastron en coton rayé bleu-marine et blanc. Manche droite serrée par un poignet. — Chapeau marin en paille bleue et ruban bleu.

2. Costume pour fillette de dix à douze ans. Jupe à plis creux en lainage crème brodé de bleu. Jaquette en toile bleue. Les devants sont échancrés sur un plastron froncé rapporté sous le côté droit de la jaquette et s'agrafant à gauche. Le petit côté du devant est taillé de manière à revenir en avant pour former un second pan sous le pan du devant. A son tour, le côté de dos passe sous le côté du devant. Quant au dos proprement dit, il fournit deux petits pans plats, au-dessus desquels passe un lien en ruban de satin. Une double patte taillée dans les devants mêmes se ferme au bas de la taille avec une boucle de métal. Col rabattu, taillé de biais. Manche à coude, avec parement. Des groupes de boutons bretons sont disposés en garniture le long des devants et le long des pans, excepté sur le dos même. Petite toque de paille bordée de velours loutre, avec chou et flot en ruban de même velours.

3. Petite blouse en andrinople rouge. Elle est décolletée et coulissée au cou et à la taille. Un volant de jolie dentelle fantaisie ou de broderie descend au-dessous du coulissé. Partout des flots en ruban de satin rouge. La robe n'a que de toutes petites manches avec aiguillettes de ruban. Capeline de paille d'Italie relevée en avant et doublée de velours rouge. Draperie de faille paille et pouf de plumes. Un petit nœud en ruban de velours rouge cache le pied de la plume.

AUTRE ASPECT DE LA GRAVURE N° 2096 *E* (fig. 2, 3 et 4).

4. Costume de jeune fille, en foulard et broderie. La jupe est garnie de volants en foulard uni plissé, voilés de broderie. Petite polonaise de foulard. Les devants s'écartent sur un plastron de broderie, et ils sont garnis d'une broderie à plat. On les drape en paniers au bas de la taille, et ils forment un petit pouf par derrière. Manche demi-longue serrée à la saignée avec flot en ruban de satin. Petit col officier recouvert de broderie. Flot en ruban au bas de la taille. — Chapeau de paille *Manille* doublé de velours et garni d'un ruban de satin et de plumes de coq. — Prix du patron coupé : 3 fr. 50 ; assemblé : 7 francs.

5. Costume pour fillette de six à dix ans. Jupe plissée en cachemire. Par-dessus cette jupe, on pose un gilet de soie lacé dans le dos et complètement collant. Echarpe de faille de même teinte que le cachemire, se nouant au bas de la taille. — Chapeau de paille *Manille* à bords relevés, doublés de velours. Ruban de velours formant nœud en avant et flot par derrière.

A NOS ABONNÉES

Nous rappelons à nos abonnées des éditions nos 4 et 5 qu'elles ont droit seulement à quatre figurines par mois. Elles n'en recevront donc pas avec le numéro de ce jour qui paraît le *cinquième* samedi du mois.

Nous faisons remarquer à toutes nos abonnées que leur journal paraissant *le samedi*, elles recevront le premier numéro de juin, à la date du 7 *juin* seulement, le *premier samedi* tombant à cette date.

LA VIE A PARIS

M. Jules Claretie a publié dans le *Temps* une intéressante causerie sur la comtesse de Bassanville, notre vieille amie et notre fidèle collaboratrice depuis trente ans.

Nous sommes heureux de reproduire quelques fragments de cet article, plein de sentiment et d'esprit. Nos lectrices seront certainement heureuses de faire, en compagnie de M. Jules Claretie, plus ample connaissance avec la femme aimable et distinguée qui écrit tout spécialement pour elles les *Lettres d'une douairière*.

Il m'est arrivé, l'autre jour, ce que je pourrais appeler une bonne fortune de causeur parisien. J'ai reçu, datée de Sainte-Périne d'Auteuil, une lettre signée d'un nom mondain célèbre, et j'ai été fort surpris et un peu intrigué, en attendant d'être tout à fait charmé, en lisant au bas de ce billet charmant un nom

connu, un nom qui fait loi en matière d'étiquette et de savoir-vivre, un nom qui semble appartenir à une douairière du temps passé, à une femme du dix-huitième siècle, le nom de Mme la comtesse de Bassanville, auteur du *Code du Cérémonial*.

J'avais, en parlant de Lacenaire, à propos de Campi, évoqué, paraît-il, des souvenirs intéressants chez la comtesse, qui l'avait connu, et l'aimable lettre m'engageait à rendre visite à Mme de Bassanville, paralysée des jambes, presque octogénaire, mais toujours jeune d'esprit, à en juger par son style et le tour alerte du billet : « Venez à Sainte-Périne, monsieur. J'ai connu bien des gens, entre autres ce Lacenaire dont vous parlez; j'ai vu bien des choses, et vous ne perdrez, je crois, ni vos pas ni votre encre. »

L'invitation était trop gracieuse et l'occasion trop tentante pour n'en point profiter bien vite et, par un beau temps printanier où les cerisiers et les pommiers montraient leurs branchettes blanches au-dessus des maisonnettes d'Auteuil, je suis allé frapper à la porte de la petite chambre de Sainte-Périne où vit, éternellement assise près de sa fenêtre et partageant ses repas avec les passereaux du jardin, celle qui, depuis des années, apprend aux gens du monde les traditions de politesse et de bon ton d'autrefois.

— *Mme de Bassanville?*

Le nom est tracé sur la porte, dans un petit cadre réglementaire. A côté de ce nom, la plupart des pensionnaires laissent pendre un crayon au bout d'un fil. Les visiteurs peuvent tracer leur nom sur l'ardoise appliquée là, ou encore la cellule étant vide, y peuvent lire des avis comme celui-ci : « *Je suis au n° 22, couloir H.* »

Mme de Bassanville n'a pas d'ardoise à la porte de sa chambre. A quoi bon? Elle ne bouge de son siège que pour aller à son lit, portée par la domestique. Elle ne marche pas, elle demeure tout le jour assise. « *La comtesse de Bassanville reste toujours chez elle.* » Je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment de respect mêlé de curiosité en saluant, clouée à son fauteuil, cette vieille femme au charmant sourire enveloppée dans sa robe de tartan aux petits carrés verts et noirs. Petite et aimable, avec des gestes exquis, le langage spirituel et alerte d'une Française d'autrefois, cette recluse de soixante-dix-huit ans est aussi bien au courant des événements du jour qu'elle est érudite de salons d'antan.

Elle vit là, souriant, causant, lisant, feuilletant ses vieux papiers, ses lettres jaunies, parmi les quelques débris encore élégants de son mobilier de jadis, les portraits d'elle qui conservent, dans tout l'éclat de la jeunesse, ses traits charmants et sa beauté! Et c'est avec un geste charmant que, me montrant un portrait de femme blonde, avec un grand chapeau aux larges bords — presque un chapeau Gainsborough à la mode d'hier — les épaules nues, le corsage adorablement modelé, ressemblant un peu au portrait fameux de Delphine Gay jeune fille :

« C'est moi! Moi, par Isabey! »

Puis, sans nulle coquetterie, comme si elle parlait d'une autre :

« Oui, j'ai été comme cela! J'ai été jolie! »

Il y a plus loin, à côté d'un meuble à ornements de cuivre qui vient des petits appartements de Trianon, une aquarelle de Gavarni.

« C'est encore moi... en robe rose! »

Elle nous a bientôt montré tout ce qui, dans sa petite chambre donnant sur les vastes pelouses du parc où se sont promenés La Fontaine et le peintre Gérard, lui rappelle le passé : des cheveux de Marie-Antoinette et de Louis XVI, le portrait d'un fils en uniforme de cavalier de Saumur, de chères photographies de famille, ses petits-enfants — toute la vie de son cœur — puis, comme si elle avait hâte d'arriver à ces fantômes qu'elle a évoqués jadis dans ses volumes si captivants : les *Salons d'autrefois* :

« Ah! monsieur!... Si vous saviez tout ce que j'ai vu! J'ai connu Byron, Gall, Walter Scott, Musset, Berryer... J'ai été riche, j'ai été ruinée, j'ai été belle, j'ai été une honnête femme, et me voilà! »

Devant la fenêtre par où j'apercevais, à travers les arbres, l'aqueduc d'Auteuil, des oiseaux venaient picorer, dans un petit carré plein de pâtée, le pain de la vieille comtesse.

« Et voilà mes derniers amis : — les moineaux! »

Alors, avec son fin sourire, dans un langage pittoresque, rapide, allant droit au fait et peignant d'un trait une individualité, Mme de Bassanville, pendant plus d'une heure, fit revivre pour moi tout ce monde évanoui que je connaissais par ses écrits, le salon de la princesse Bagration, celui de la vicomtesse Merlin, ceux de la princesse de Vaudemont, de Mme Orfila, de la marquise d'Osmond, de Casimir Delavigne, et Walter Scott passant, l'air ennuyé, à travers ces salons où l'attendaient les hommages, les triomphes, et Musset jeune, et Byron rayonnant, et Chateaubriand, et Meyerbeer, et tant d'autres. C'était comme un merveilleux défilé d'ombres. Toute une société disparue ressuscitait là, avec son charme très particulier. D'un mot, la comtesse peignait une de ces figures que nous ne connaissons plus que par les sonnets éternels des poètes ou les portraits souvent démodés des peintres.

Puis, s'interrompant tout à coup :

« Mais, au fait, dit-elle, c'est pour vous raconter un souvenir de Lacenaire que je vous ai prié de venir. Je raconte donc. Vous allez voir qu'en vérité la nature humaine est composée des plus stupéfiants contrastes et qu'il se trouve parfois on ne sait quelles perles oubliées dans le fumier des âmes les plus criminelles. »

Et Mme de Bassanville nous livra, en effet, un *document* moral des plus troublants, comme on dirait aujourd'hui, un fait singulier devant lequel on s'arrêterait hésitant, comme devant certaines nuits noires ou devant un gouffre.

L'anecdote, des plus étranges, eût fait plaisir à Stendhal.

Mme de Bassanville était, en ce temps-là, propriétaire d'un petit hôtel fort élégant, mais assez éloigné du Paris mondain : l'hôtel était situé sur les bords de ce canal Saint-Martin qui inspirait alors les faiseurs de mélodrames. Elle y habitait avec sa mère, sa grand-mère, deux petits enfants et cinq femmes de chambre, bonnes d'enfant ou cuisinières, M. de Bassanville, absent, ayant emmené le valet de chambre et le cocher.

Parmi les cinq domestiques femmes, il y avait une vieille gouvernante, tout à fait respectable qui s'appelait la mère Batton.

La mère Batton était assez triste et parlait souvent, avec des soupirs, de son fils, qui était loin, très loin, *aux colonies*. Mme de Bassanville ne sut que plus tard que ces *colonies* n'étaient autres que les bâtiments de la maison de détention de Poissy. Le fils de la mère Batton, aimable, l'air dégagé, revint d'ailleurs, un beau matin, des *colonies*, demandant la permission de venir, de temps à autre, voir sa mère à l'hôtel, et le voilà devenu un des familiers de la cuisine.

Un soir, la comtesse entendit un grand bruit dans cette cuisine, en sous-sol. On y jouait de la flûte, on y dansait, les femmes de chambre riaient beaucoup. Mme de Bassanville y descend et elle s'arrête stupéfaite : debout sur la table, un grand jeune homme aux cheveux bouclés, très distingué, jouait de la flûte, et, autour de lui, se tenant par la main, sautaient les servantes. Le groupe de Carpeaux plus vêtu.

Le joueur de flûte sauta d'ailleurs à terre rapidement et salua la comtesse, tandis que le fils de la mère Batton disait :

« Vous m'excuserez, madame, si je me suis permis d'amener mon ami avec moi. C'est un camarade des *colonies*, un frère... mon bon et brave ami Lacenaire! »

Va pour Lacenaire! Le nom ne disait rien à Mme de Bassanville, et le physique, la distinction, l'air résolu et loyal du jeune homme la prévenaient en sa faveur.

« Quand vous voudrez accompagner M. Batton, vous le pourrez! »

Et Lacenaire accompagna si bien Alphonse Batton, qu'il devint l'hôte, le familier de l'hôtel de Mme de Bassanville, une sorte de demi-domestique veillant à la sûreté de la maison. La comtesse avait-elle à se rendre à une réception où elle arborait tous ses diamants, vite, on appelait Lacenaire, et Lacenaire attendait Mme de Bassanville et l'accompagnait, au retour du bal, de crainte que le cocher de fiacre qui la ramenait dans le quartier désert ne fût tenté de la voler.

Un jour, une amie de la comtesse, donnant un dîner de gala, pria Mme de Bassanville, qui possédait une argenterie vendue plus tard au poids 6 000 francs, de la lui prêter.

Les initiales étaient les mêmes. Qui porta les couverts chez Mme de B?... Lacenaire. Qui retourna les chercher? Lacenaire. Et pas une cuiller ne manqua.

Bien mieux, les enfants de Mme de Bassanville vinrent à tomber malades. Lacenaire veilla sur eux, jour et nuit, avec une sollicitude ardente, disputant âprement à la mort un des petits êtres que la mort emporta. L'enfant rendit le dernier soupir devant lui et Lacenaire ne voulait pas quitter le lit de mort. Il pleurait, se lamentait, maudissait la destinée, offrait de donner sa vie pour racheter celle de l'enfant.

Or, quelles ne furent pas la surprise et l'effroi de Mme de Bassanville lorsque, quelques mois plus tard, un matin, sa femme de chambre entra chez elle toute pâle, tenant un journal à la main :

« Ah! madame!... Madame, vous ne savez pas! Lacenaire!... Lacenaire, qui couchait dans le salon pour nous protéger contre les voleurs!... Lacenaire et le fils de la mère Batton!

— Eh bien?

— Eh bien, madame, ils ont assassiné une vieille femme, Mme Chardon, et son fils, pour leur voler 300 francs! »

Pour 300 francs, cet homme qui escortait une femme parée de diamants, qui portait un paquet d'argenterie à travers Paris et qui veillait un enfant malade avec un dévouement de père, égorgeait deux êtres à la fois et, si je puis dire, assassinait au rabais.

De telles bizarreries tragiques sont bien faites pour donner raison à la théorie du philosophe : « *l'homme double.* »

« Je regrette de ne pas retrouver les vers qu'il m'adressait à propos de la mort de mon pauvre petit, » me disait Mme de Bassanville.

Et, en cherchant dans un petit chiffonnier, elle en tirait de vieilles lettres qu'elle me tendait en disant :

« Mais voici d'autres curiosités que je vous abandonne! Des lettres de Gavarni; elles donnent bien le ton d'une époque, de cette époque aimable et polie dont je vous parlais tout à l'heure. »

J'étais là, dans cette petite chambre de Sainte-Périne, et écoutant ces propos de la grande dame d'autrefois, lisant ces lettres dont l'encre jaunie et le vieux papier filigrané Bath survivaient à la main qui les avaient tracées, il me semblait revivre une époque disparue, le temps des steeple-chases de la Croix-de-Berny, des élégances d'Eugène Lami, des débuts de Lablache à l'Opéra-Buffa, des représentations de Falcon, des *premières* de Meyerbeer!... Mes vœux allaient du vieux papier tant de fois relu par la comtesse à l'aquarelle où elle m'apparaissait, là-bas, en robe rose...

Et c'était la même femme que des poètes, qui n'étaient pas tous des meurtriers comme Lacenaire, avaient chantée, que des maîtres comme Isabey avaient peinte!... L'auteur du *Code du Cérémonial* et de l'*Education des Femmes* qui, tout à l'heure, me parlait de ses parents magistrats ou soldats, « morts en cour royale » ou « morts en l'armée », c'était cette octogénaire à l'esprit vif, aux souvenirs précis, qui parlait de ce qu'elle avait été avec le détachement de Mme du Deffant, disait doucement : « Du temps que j'étais femme. »

« Que n'écrivez-vous vos *Mémoires!* lui dis-je.

— Bah! Je suis trop vieille! Et qui se soucie de moi?... Je suis morte! »

Elle me tendit la main lorsque je pris congé d'elle :

« Oui, morte!... Eh bien! monsieur, faites-moi revivre!

— Je le voudrais; mais ce n'est point facile, madame; et tout le monde n'a pas, comme vous, le don de faire agir un personnage en peu de mots. Je veux dire pourtant, puisque vous attachez quelque prix à ce souvenir, combien m'a touché cette visite à cette cellule où l'on cause, à cette chambre de Sainte-Périne où vit et vit heureuse, visitée de ses enfants qui l'adorent et d'amis qui ne l'oublient point (je ne parle pas seulement des passereaux de la fenêtre), une des personnalités de ce temps, l'arbitre des élégances et du bon ton, la Parisienne d'autrefois, la Française du bon vieux temps, qui a enseigné l'art — car c'est tout un art — de la correction et du goût. »

Entendre ainsi parler, avec la familiarité du témoin, des personnages dont la mort a fait des fantômes et l'histoire parfois des statues, c'est une volupté quasi fantastique que j'ai retrouvé en écoutant la comtesse de Bassanville. Je ne puis la ressusciter, comme elle dit, mais je puis lui envoyer, avec mon salut, l'expression de ma gratitude pour ces évocations plus étonnantes que les *devinettes* de M. Stuart Cumberland.

Jules Claretie.

DÉTAILS DE MODES

GPD. n° 2313.

Nouveaux modèles de chaussures.

1. Bottine de campagne, en peau de crocodile, garnie de cuir jaune, maroquin ou chevreau. Talon d'acajou et lacet sur le dessus du pied.

2. Soulier de cuir verni avec nœud en ruban de satin et boucle de jais.

3. Mule persane en velours ou en cuir brodé d'or pour saut de lit.

4. Soulier de drap que l'on assortit à un costume. Grande claque de vernis et petit bout américain.

5. Bottine de chevreau glacé, avec claque de vernis, boutonnée sur le côté gauche.

6. Bottine habillée, en chevreau glacé, claquée de vernis avec piqûres blanches et boutons.

7. Soulier de soirée, en satin, avec broderie de jais et cocarde de jais.

8. Chapeau pour fillette, en paille de chaume, garni de taffetas déchiqueté. Un même volant déchiqueté forme colimaçon sur le sommet du chapeau. Petit nœud en ruban de velours sur le devant.

9. Soulier *Américain*, en vernis, avec ruban noué.

10. Soulier de toile pour la plage, avec talon de toile et boutons sur le côté.

11. Soulier de drap beige, à talon plat, avec claque de chevreau glacé, piquée de blanc.

12. Chapeau de fillette en paille cousue grenat. La garniture se compose de quatre rubans torsadés autour de la calotte avec nœud et boucle à droite, à gauche est un nœud en ruban de velours et deux plumes sont plantées près du nœud.

13. Soulier de ville, en chevreau glacé, avec claque de même chevreau et bout américain en vernis.

14. Soulier de cérémonie, en cuir verni, avec cocarde de jais.

15. Chapeau en alfa garni d'une écharpe de mousseline ou d'étamine, formant sur le devant un nœud garni de dentelle.

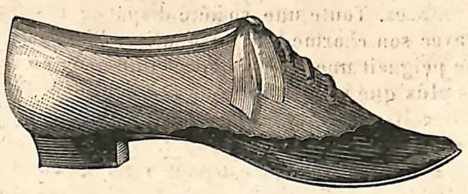
16. Soulier de bal, en satin de couleur recouvert de tulle à pois. Nœud de satin voilé de tulle.

17. Soulier en cuir verni, à talon plat et lacet de soie.

18. Soulier de chevreau glacé avec bande de vernis piqué sur le cou-de-pied et petit bout américain en vernis. Le talon est un demi Louis XV.

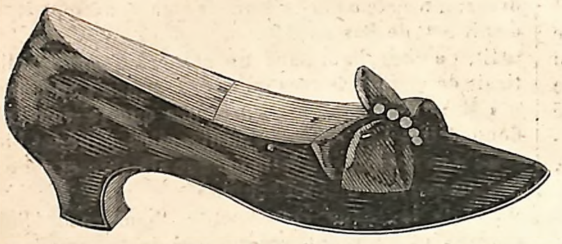
3. MULE POUR SAUT DE LIT.

1. BOTTINE DE CAMPAGNE.



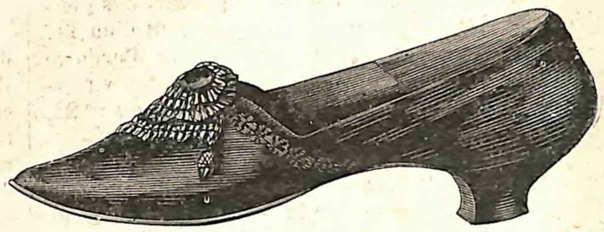
4. SOULIER DE VILLE, EN DRAP.

6. BOTTINE HABILLÉE, EN CHEVREAU GLACÉ.



2. SOULIER DE CUIR VERNI.

5. BOTTINE DE CHEVREAU GLACÉ.



7. SOULIER DE SOIRÉE, EN SATIN.

T. N° 474. — CARRÉ EN GUIPURE D'ART SUR FILET.

garnit avec une frange ou des glands. — Modèle de Mme Akerbach (49, galerie Vivienne).

T. N° 474. — Carré en guipure d'art sur filet.

Ce joli carré s'exécute au point d'esprit, de reprise, de toile, de reliefs et de cordonnet. On peut également le disposer en bandes en répétant le même motif et l'employer pour rideaux en l'intercalant avec d'autres bandes d'étamine ornées de jours. — Modèle de Mme Bourdon (22, galerie Vivienne).

T. N° 477. — Carré en guipure antique sur filet.

Ce travail s'exécute au point de toile avec du fil de moyenne grosseur et que l'on encadre ensuite de deux points de reprise avec du fil plus gros pour former reliefs. On fait avec ce travail de fort jolies nappes d'autel, des têtières, en encadrant les carrés d'entre-deux de batiste ornée de jours et de broderie anglaise. — Modèle de Mme Bourdon.

T. N° 438. — Angle de tapis au point carré de tapisserie.

On peut broder ce tapis sur toile d'emballage ou canevas Java (on fait du Java de laine de couleur qui fait un fond de très joli effet). Une légende indique les nuances. On

ÉCHOS

Le monde des arts vient d'être frappé par une perte imprévue. Le peintre Gustave Jundt est mort.

Gustave Jundt était né à Strasbourg en 1831, et faisait partie de cette pléiade de peintres alsaciens, dont Henner, les frères Benner, Brion, Schutzenberger, Lix, Tuber, Kreyder, sont les représentants les plus estimés. Dès son enfance, il eut devant les yeux les produits de l'art, car il était petit-fils du célèbre orfèvre Kirstein. A dix-sept ans, il entrait dans l'atelier de Gabriel Guérin, et, deux ans après, il vint à Paris, où il compléta ses études sous la direction de Drolling.

L'œuvre de Jundt est considérable, car il produisait avec une extrême facilité. Les *Iles du Rhin*, les *Libellules*, le *Dimanche matin*, le *Retour de la fête*, comptent parmi les plus connues.

Au physique, Jundt avait l'aspect d'un officier en retraite, avec ses grosses moustaches blondes et sa barbiche, et la goutte dont il souffrait depuis dix ans, en rendant sa marche pesante, accentuait encore ce caractère de sa physionomie. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur, sous l'inspiration de M. Jules Ferry, un de ses amis intimes, qui assistait à ses obsèques

avec une foule de notabilités artistiques, littéraires et politiques.

Nature expansive et toujours en belle humeur, le pauvre Jundt aurait été le premier à rire aux éclats au nez de qui lui aurait prédit la triste fin qu'il a rencontrée. Quel drame que les jeux de la mort et du hasard!...

*
* *

La *Duchesse Martin*, de Meilhac, a très bien réussi aux Français. Ce n'est pas une toile magistrale, mais c'est un joli tableau de genre.

Cette pièce fine, spirituelle, plus morale que l'*Abbé Constantin* lui-même, est une charmante comédie de salon, qui certainement sera jouée cet automne dans plus d'un château. D'aucuns diront peut-être que c'est du Berquin moderne. Ce n'est pas là un défaut. Pour notre part, nous avons toujours aimé Berquin.

Samary est une ravissante duchesse Martin. Même sans sa grosse dot et son grand titre, on l'épouserait bien volontiers. Peu de membres de nos cercles à la mode lui préféreraient la fille d'un médecin de campagne des environs de Montauban.

Il est vrai que M^lle^ Muller est bien gentille dans son rôle de dix lignes, et que cette soi-disant provinciale a l'air furieusement parisien. C'est une ingénue de la Chaussée d'Antin.

M^lle^ Kalb a beaucoup amusé en gardeuse de dindons.

Worms est un gentilhomme décavé absolument irréprochable, digne en tout point du prix Montyon; Barré, un médecin fort honnête, et Truffier, un domestique tout à fait dans le train, que la campagne doit ennuyer énormément.

*
* *

Notre visite au Salon des Indépendants a été trop courte pour que nous ayons eu le loisir de nous arrêter devant chaque chose. Mais nous avons plaisir aujourd'hui à signaler un superbe portrait de Camille Flammarion, peint par M^lle^ Henriette Fabre, une toute jeune artiste qui nous promet une belle carrière. M^lle^ Henriette Fabre a très bien rendu la physionomie ouverte et spirituelle du populaire astronome; peut-être, toutefois, a-t-elle un peu exagéré la chevelure de son modèle. C'est à croire, en effet, tellement cette chevelure se prolonge et s'avance dans l'espace imaginaire, que c'est la queue (subrepticement coupée) d'une comète. En tous cas, l'artiste n'est pour rien dans ce rapt céleste.

Nous espérons retrouver l'année prochaine M^lle^ Henriette Fabre au vrai Salon, avec un jury moins prévenu contre les œuvres de la céramique française, qui, croyons-nous, méritait un meilleur accueil.

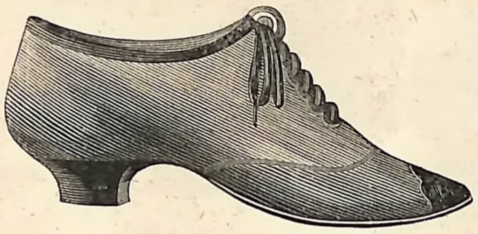
A défaut de l'ancienne galanterie, la question d'art nous permet d'espérer moins de parti pris et, par conséquent, plus de justice à l'endroit du camp féminin.

X.....

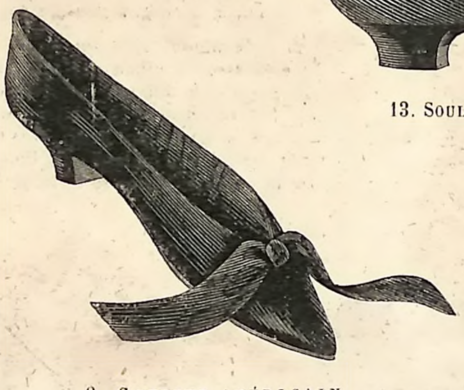
8. Chapeau en paille de chaume pour fillette (GPD. n° 2423).

12. Chapeau de fillette, en paille grenat (GPD. n° 2423).

15. Chapeau en alfa, pour dame (GPD. n° 2423).

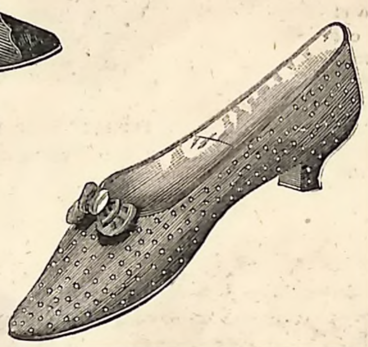


13. Soulier de ville, en chevreau.

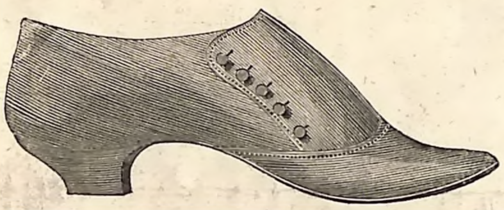


9. Soulier américain, en vernis.

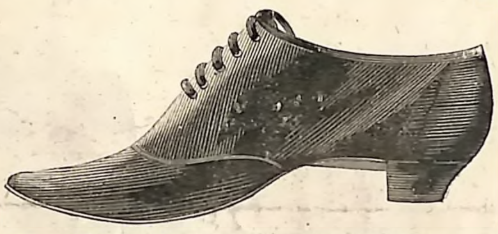
11. Soulier de cérémonie en cuir.



16. Soulier de bal, en satin et tulle.



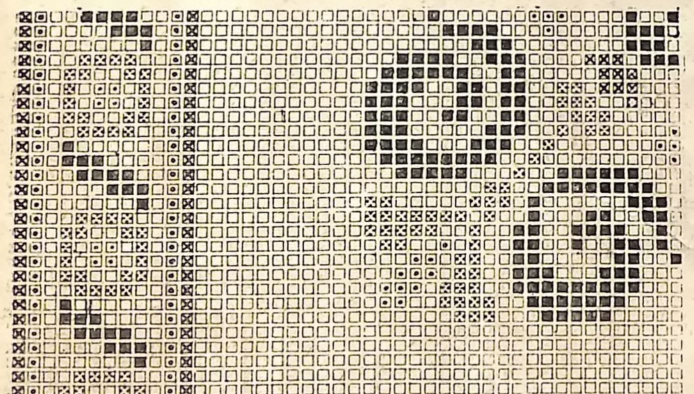
10. Soulier de toile pour la plage.



17. Soulier en verni, pour la ville.

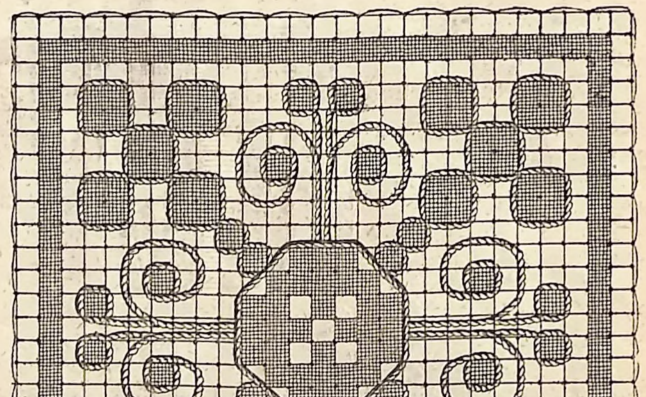
11. Soulier de drap pour la ville.

18. Soulier habillé, en chevreau.



Grena. Maron. Maron clair. Jaune. Fond.

T. N° 438. — Angle de tapis.



T. N° 477. — Carré en guipure antique sur filet.

Modèle de M^me^ Bourdon (22, galerie Vivienne).

DESCRIPTIONS DES GRAVURES

1. — Feuille de fougère.

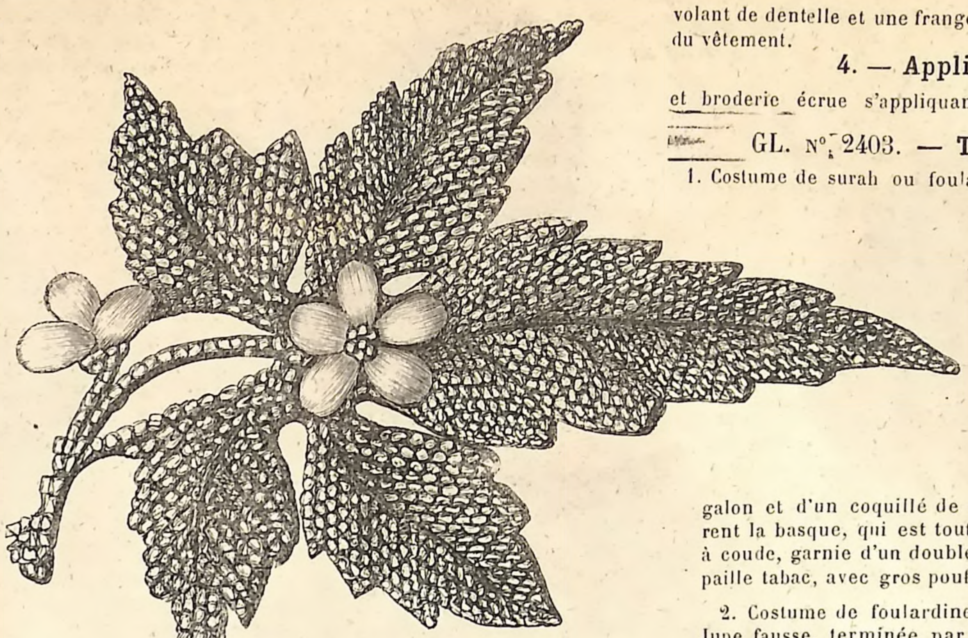
Pour garniture de vêtements et de costumes. On fait ce modèle en perles de couleur, perles d'acier, perles mordorées, aussi bien qu'en jais noir. Dans le milieu est une fleur en soie. — Modèle de la maison BRULO-CANNETTI (8, rue de la Michodière).

2. — Galon de jais.

Formant frange pour garniture de robe ou vêtement.

3. — Vêtement Simplice.

En sicilienne et dentelle. Les devants sont droits et s'écartent sur un plastron garni de franges de jais et de dentelle étagées. La manche forme petit côté de dos; elle est repliée sur elle-même et complétée par un gousset. Le dos est cintré et composé de deux morceaux. Dans le bas, on alterne les franges de jais et les volants de dentelle. Flots en ruban d'ottoman au coude. Frange de jais à l'encolure et collerette de dentelle. Au bord de la manche est un volant de dentelle et une frange. Un petit galon de perles suit les contours du vêtement.



1. FEUILLE DE FOUGÈRE, POUR GARNITURE DE VÊTEMENTS ET DE COSTUMES (GPD. N° 2259).

4. — Application d'Andrinople

et broderie écrue s'appliquant facilement sur toile écrue ou pongees.

GL. N° 2403. — Toilettes de villes d'eaux.

1. Costume de surah ou foulard uni bleu-hussard. Jupe fausse, recouverte d'une jupe plissée. Sur les plis, on pose en équerre un galon de chenille ou de soie, en fantaisie quelconque. Il y a trois galons de ce genre de chaque côté. La tunique se compose d'un tablier drapé dans le milieu, de manière à former deux petits paniers en pointes. Ces paniers sont entourés de dentelle avec flot en ruban de satin dans le milieu. Par derrière, c'est un petit pouf volumineux. Le corsage est de forme cuirasse; il est garni en fichu d'un double rang de galon et d'un coquillé de dentelle. Deux volants de dentelle entourent la basque, qui est toute ronde. Ruche de dentelle au cou. Manche à coude, garnie d'un double volant de dentelle plissée. — Chapeau de paille tabac, avec gros pouf de roses sur le devant.

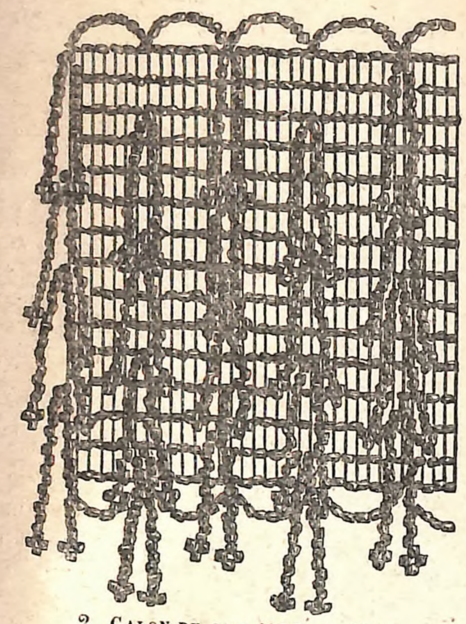
2. Costume de foulardine unie et imprimée, ton pivoine et rose. Jupe fausse, terminée par un volant plissé. Une seconde jupe plissée s'écrasant en bouillonné recouvre cette jupe. Deux draperies de foulard imprimé se croisent en tablier par derrière; c'est un pouf arrondi. Le corsage est en foulard fleuri, très court à la taille et complété par une basque plissée en foulard uni. Un panneau de foulard uni forme plastron sur la poitrine. Le dos se termine en une pointe très peu accentuée qui

GL N° 2403. — TOILETTES DE VILLES D'EAUX. — DESSIN DE Mlle E. PECQUEUR

Modèles de Mme A. CAILLEUX (30, rue de Clichy).

s'aplatit sur la basque plissée. Col droit, taillé de biais. Manche à coude, terminée par un parement et un petit ruché de foulard. — Toque de paille avec grand bord de velours bouillonné. Cocarde en coques de velours et aigrette de libellules. — Ombrelle de foulard satin imprimé.

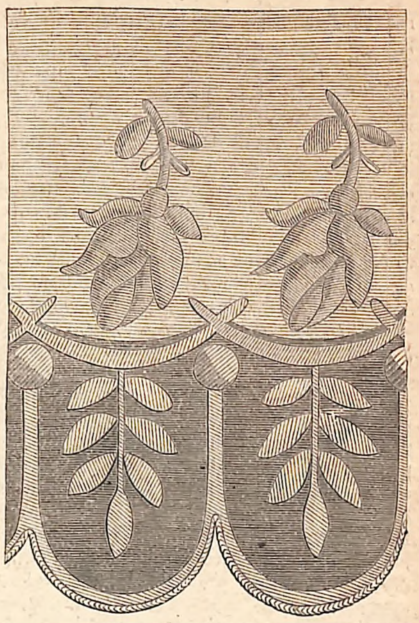
3. Costume en voile crème. Jupe fausse, terminée par un grand volant plissé. Au-dessus est une jupe, à triples plis creux, découpée en grandes dents, autour desquelles est posé un volant de dentelle. Le bas du pli est pincé sous un nœud en ruban de satin. La tunique est montée avec plusieurs rangs de coulissés sur le fond de jupe; elle s'écarte sur le devant et se retourne près des hanches. Par derrière, c'est un grand lé, drapé à la pointe du corsage et rattrapé en drapés. Corsage de toile ouvert à châle et garni d'un volant de dentelle à l'encolure. Il forme pointe sur le devant et s'évide sur les hanches. Manche à coude, garnie d'une dentelle coulissée. — Petite capote en dentelle coulissée sur laiton. Brides en ruban de velours mousse et pouf d'herbes mêlées d'insectes.



2. Galon de jais (GPD. n° 2360).

3. Vêtement simplice (GPD. n° 2367).

4. Costume en merveilleux vert-rainette et ruban de satin rose. Jupe fausse en soie rainette, terminée par deux volants plissés. Jupe de merveilleux, découpée en dents et rattrapée de place en place sous un papillon de ruban; une dentelle de soie verte, de même teinte que le merveilleux, garnit la jupe. Paniers de merveilleux capitonnés de nœuds en ruban de satin. Par derrière, c'est une jupe plissée tombant toute droite. Le corsage est en merveilleux, formant pointe devant et derrière. Il est garni d'un plastron de tulle coulissé, avec échelles de nœuds en ruban de satin le long du côté droit. Collier de dentelle bouillonnée avec nœud sur le côté. Manche à coude, garnie d'un bouillonné de dentelle. — Chapeau de jonc tressé, genre de capote sans



4. Application d'Andrinople (GPD. n° 2360).

GL. N° 2363. — TOILETTES DE CAMPAGNE. — Dessin de A. MOREL

Modèles de la maison Louis Mauret (rue de la Chaussée-d'Antin, 3).

brides. La passe est doublée de velours. Sur le devant, on pose un chou en taffetas déchiqueté rose avec nœud en ruban de velours vert et touffe de roses.

Prix des patrons coupés : 4 fr. 50 ; assemblés : 8 francs.

GL. Nº 2363. — Toilettes de campagne.

1. Costume de mohair grisaille et velours noir. Jupe fausse, terminée par un volant badiné. Un grand bouillonné est fixé au bas de cette jupe, au-dessus du volant. Une draperie plissée passe sur le devant de la taille et se drape à gauche ; à droite est un panneau également plissé, séparé du tablier par une double quille en velours noir. Par derrière est un pouf tombant droit à gauche et se drapant à droite. Le corsage est en mohair. Les devants sont ouverts à châle sur un plastron de surah bouffant, avec des revers en velours formant col à châle. Le dos est de coupe tailleur, avec soufflets de velours au bas de la couture du côté et dans le milieu. Col droit en velours. Manche à coude, avec parement de mohair garni de velours. — Chapeau *Chasseur*, en paille grise, garni d'une grande cocarde de ruban et de fleurs.

2. Costume en surah glacé quadrillé fin. Jupe fausse, garnie d'un volant à plis ronds très rapprochés, avec petit dépassant plissé. Une draperie retournée en *laveuse*, et formant plis à gauche, fait tablier. Par derrière, c'est un pouf monté avec beaucoup de plis au bas de la taille, sous les pans de la veste. Celle-ci, toute courte, s'entr'ouvre sur un plastron bouffant en surah uni rouge ou mousse, selon la teinte dominante du quadrillé. Ces devants ont un petit côté, et le dos, de coupe tailleur, est court comme le devant et entr'ouvert au bas de la couture du milieu. Comme garniture, trois rangs de fine soutache de soie. Col droit. Manche à coude, avec parement dessiné par des soutaches.

3. Costume de jeune fille, en batiste unie et batiste fleurie. Jupe de batiste unie, plissée très fin. La tunique est en batiste fleurie, composée d'un tablier drapé, remontant très haut à gauche, et d'un pouf arrondi, serré par une coulisse dans le haut. Le corsage est en batiste fleurie coulissée au cou sur le devant. Le dos est également de forme chemisette, coulissé autour du col et à la taille. L'extrémité de ce corsage est rentrée sous la jupe drapée ; une ceinture suisse en velours noir ou en ottoman forme corselet pointu sur ce corsage. Le corselet est lacé dans le dos ; il est baleiné et garni d'un flot en ruban de velours tombant de la hanche, à gauche. Col droit en velours. Manche à coude, garnie d'un parement de velours. — Chapeau de paille satinée, garnie d'un galon de toile liséré d'or et d'un panache de plumes nuance écrue.

4. Costume de satinette imprimée, pour grande fillette de quatorze à seize ans. La jupe est fausse, terminée par un volant à plis ruchés. Un second volant, plissé celui-ci, et plus haut sur le côté gauche, recouvre en partie cette fausse jupe A droite, passe une longue draperie tablier, découvrant le côté gauche et formant ses plis à droite. Puis c'est une polonaise flottante, s'arrondissant en paniers et taillée courte au dos comme un corsage ordinaire. A l'aide d'agrafes anglaises, on fixe un pouf au bas de la taille, par derrière. Ceinture en ruban gros grain agrafée autour de la taille. Carrick en satinette, composé de trois pèlerines superposées avec pinces sur les épaules. Manche à coude, garnie de biais superposés. — Chapeau de paille Manille, genre *Jockey*, avec ruban de velours et chou cachant le pied d'une aile.

Prix des patrons coupés : 4 fr. 50 ; assemblés : 8 francs.

ALLIETTE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le curé nous apprit qu'il nous avait relevés lui-même après la mêlée, fort chaude, et que la victoire était restée indécise. Il nous fit ses excuses des suites de son invitation :

« Des jeunes gens aussi pieux que vous l'êtes, ainsi maltraités pour être venus dîner chez moi, je ne m'en consolerai que tard ! Mes efforts et ceux de ces messieurs pour arrêter la lutte ont été absolument infructueux. M. le maire n'y est parvenu qu'en allant ceindre son écharpe ; il a fallu du temps ; sa femme ne voulait pas la lui donner. Cependant, mes amis, tirons le bien du mal en considérant jusqu'où peuvent nous conduire les personnes du sexe. Terrible voisinage que celles de Gabian ! Elles sont trop belles ; le diable les a faites. Il paraît qu'hier, au pèlerinage, elles ont gravement insulté Mlle Alliette, qui d'ailleurs, de son côté, me semble un peu vive. Sa tante, l'excellente Mme Christophore, n'a pu l'emmener qu'après la bataille.

— Elle est blessée ? dit Emilien, en se levant en sursaut.

— Aucunement, rassurez-vous ; dans les batailles, les demoiselles ne font que regarder. Buvez de cette eau-de-vie pour vous remettre, messieurs. »

Il nous versa à chacun un demi-grand verre d'eau-de-vie, que nous bûmes d'un trait comme de l'eau, et qui nous redressa instantanément, si bien que, le curé nous proposant de nous garder jusqu'au lendemain, je lui répondis, et Emilien avec moi, que nous nous sentions en état de faire plusieurs lieues.

Au milieu d'un entre-croisement de remerciements, d'excuses, de saluts, nous prîmes congé de l'excellent homme et de ses invités.

Emilien ne voulut pas passer devant la maison d'Alliette.

Je le suivais silencieux avec le pressentiment d'une explication prochaine.

Cependant, après deux cents pas, nous titubions tous deux d'une manière assez marquée. Le grand air joint à ce dernier gros coup d'eau-de-vie nous avait achevés.

A la sortie du village, sur la route solitaire, mon ami s'arrêta et me dit avec amertume, en balbutiant un peu :

« Tu es hardi, tu es éloquent... Oui, j'allais pour parler enfin, comme je me l'étais juré ; je m'approche d'elle, et c'est pour casser un carafon, tacher sa robe ! Aussitôt, comme je reste coi, ton esprit, ta facilité de parole viennent à mon secours et me noient entièrement ! Tu es éloquent ! tu es hardi ! »

Voilà bien le coup droit que j'attendais ; je baissai les yeux, ayant conscience de ma faute.

Il continua :

« C'est à toi qu'elle a fait respirer ses cheveux coiffés de cerises, et quand j'ai voulu me retirer avec ma honte, c'est à toi qu'elle a dit : Faites-le rester ! »

Là, emporté sans doute par la nécessité autant que par la vérité, je m'écriai :

« Alliette se moque de toi, de moi, des garçons qu'elle appelle et retient autour d'elle pour s'en parer, les jeter sur les passants, venger ainsi sa vanité blessée ! créature égoïste, prenant partout, de toute main, et qui ne rendra jamais rien à personne qu'en monnaie de singe, c'est-à-dire de fille sans cœur ; je la connais. Il faut t'arracher à cela. Et puisque nous voilà sur la grande route, en avant ! Suis-moi jusqu'à Paris.

— Tu l'aimes, tu la maltraites, tu veux la fuir, tu es un brave cœur ! Va ! je puis tout entendre ; oh ! dis-moi ce qui s'est passé entre vous ! »

Mais ce qui s'était passé entre nous, la veille, dans les vignes, pouvais-je surtout en ce moment le lui révéler ?

Après un instant de silence, je pris la main d'Emilien et lui dis adieu : je retournais à Paris !

Alors il s'attacha à moi avec des larmes, des supplications que la griserie rendait encore plus vives. De mon côté, j'étais attendri outre mesure depuis longtemps. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, pleurant, nous jurant de ne plus nous quitter qu'à la mort et maudissant les femmes, poison de l'amitié.

Sur quoi nous nous affaissâmes au pied d'un arbre ; nos jambes ne nous portaient plus.

Comment, et après combien de temps elles nous relevèrent et nous conduisirent d'elles-mêmes jusqu'au couvent ? Il était nuit noire quand nous y entrâmes.

Je vois encore la grande tache que faisait sur l'obscure lueur d'une lanterne lointaine la robe blanche du prieur dans le corridor à travers lequel nous cherchions l'escalier des cellules.

Le vin nous rendait si humains, que nous allâmes au terrible homme en riant, les bras ouverts.

Il nous arrêta d'un geste pour nous demander comment nous osions bien reparaître en ivrognes, après nous être échappés en gamins.

Ces gros mots me blessèrent ; je répondis vertement que les hommes pouvaient nous condamner, le Ciel nous absoudrait ; qu'Emilien et moi nous étions des agneaux de lait à qui on avait fait boire du vin, mais que nous ne nous en regardions pas moins comme des créatures libres, assez maîtresses d'elles-mêmes pour pouvoir aller coucher ailleurs.

Mon assurance et peut-être la crainte de nous jeter à la perdition entière en nous mettant à la porte brisèrent le moine. Emilien, qui me donnait le bras, très assuré aussi, m'avait appuyé de gestes énergiques.

Baissant le ton, le prieur nous demanda où nous avions dîné.

« Chez le curé de Tanron, » lui dis-je.

Après un instant, il reprit, les yeux sur Emilien :

« Vous avez vu... cette personne ?

— Pour la dernière fois, mon père. »

L'accent fut très ferme. J'y ajoutai par un vigoureux signe de tête. Le prieur n'insista pas ; ce mot parut lui être d'une bonne compensation à notre escapade, car il allongea le bras et nous bénit.

« Allez vous coucher, dit-il ensuite. Dès le réveil, monsieur Emilien, je vous attends au tribunal de la pénitence. »

Nous gagnâmes nos cellules au clair de la lune, qui brillait dans l'escalier.

IX

Le lendemain, le prieur était malade d'un chaud et froid. Il nous fit, dès le matin, dire de ne pas sortir sans permission.

Emilien avait déjà repris le livre de l'*Imitation* et s'y abîmait. Moi, je contemplais avec plaisir les os de mort de mon lit ; j'avais presque de l'horreur pour Alliette. La vanité, l'égoïsme d'une femme font de ces miracles-là. Je convins vaillamment avec moi-même de ne plus sortir que sur l'ordre formel du prieur.

Mais au bout de trois jours de cette double force d'âme, Emilien s'arrêta avec une grosse fièvre, en me disant :

« Quel bonheur, si j'allais mourir ! »

Tout troublé, je descendis pour courir chercher un médecin au plus prochain village. Le frère portier, qui avait probablement des ordres, ne m'ouvrit qu'après beaucoup d'hésitation.

Je traversais la rivière, quand, au bord de cette même flaque d'eau où avaient rafraîchi les bouteilles du père Alliet, je vis la petite chèvre.

Oui, elle était là !

Les manches retroussées, de son bras frêle et délicat elle cherchait à prendre du poisson. C'est une eau courante en effet que celle de ces flaques alimentées par des infiltrations qui se perdent sous le sable.

Je m'approchai d'Alliette. Ses yeux, encore assombris par son large chapeau de paille, exprimèrent, à ma vue, une grande surprise, puis sourirent.

Elle se leva avec un petit poisson rouge, qu'elle venait de saisir, et me l'approchant de la bouche, de l'air le plus enfantin, elle dit :

« As-tu déjeuné, Jacquot ? »

C'était certes de l'imprévu fait pour dérouter un esprit plus expérimenté que le mien.

Je restai comme une bête, et nous nous regardâmes un moment. Peu à peu son visage passa à l'expression d'une grande sensibilité :

« Je vous demande bien pardon, me dit-elle doucement, des coups que vous avez reçus pour moi. Vous êtes témoin que l'offense venait de ces coquines. Je suis un peu fière de mon côté, mais pour la plus belle chaîne d'or, non, je n'aurais pas voulu que vous fussiez seulement égratigné dans la bataille. Et votre ami, où est-il ?

— Au lit, malade.

— Malade ?

— Je vais chercher le médecin.

— Malade ! »

Elle se mit la main devant les yeux sans doute pour cacher ses larmes.

« Il est blessé ?... bien blessé, peut-être ?

— Oui, oui, bien blessé, Alliette !

— Mon Dieu ! Et vous le laissez mourir comme cela, sans qu'on le sache !

— Eh, m'écriai-je, ne le saviez-vous donc pas ? Et la maladie, la mort, ne lui valent-elles pas encore mieux que votre coquetterie ? Il a juré de ne plus vous voir et j'avais fait le même serment ! »

Elle secoua tristement la tête avec un long soupir.

« Oui, oui, je n'ai pas été bonne ; j'en sens beaucoup de peine, beaucoup, bien sûr. Et savez-vous pourquoi je suis ici ?... Pour vous y attendre... oui, pour vous demander pardon. Il y a deux jours que j'y viens.

— Ah ! Alliette, lui dis-je, tout retourné par ces paroles, Alliette, auriez-vous donc du cœur ?

— Si j'ai mal fait, je le regrette : je me repens. Mon Dieu, pourquoi les femmes n'entrent-elles pas à Mougères ? J'irais dire à M. Emilien que je me repens de toute mon âme ! »

Non, jamais pénitente ne murmura d'une voix plus pénétrée, dans une attitude plus touchante, la douleur de sa faute.

Robert HALT.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

ROMAIN KALBRIS

XIII. — *Suite.*

XIV

C'était à l'est du cap Lévi, à quatre ou cinq lieues de Cherbourg, que l'*Orénoque* avait été jeté à la côte. Les paysans qui étaient venus à mon secours m'emmenèrent à Fermanville, le village le plus proche, et l'on me coucha chez le curé.

J'avais été si rudement secoué par les émotions et la fatigue, que je dormis plus de vingt heures sans m'éveiller; je crois même que Turc et moi nous aurions dormi cent ans, comme dans la *Belle au bois dormant*, si le commissaire de la marine et les agents des assurances n'étaient venus nous déranger.

Il me fallut comparaître devant eux et raconter tout ce qui s'était passé depuis le départ du Havre jusqu'au moment où l'*Orénoque* avait fait côte; il me fallut dire aussi comment je me trouvais dans la caisse; ce ne fut pas sans crainte que je m'y décidai. Il fallait bien avouer la vérité, si invraisemblable qu'elle fût et quoi qu'il en pût advenir.

Il en advint que je fus envoyé au Havre, auprès de l'armateur de l'*Orénoque*. On m'embarqua donc trois jours après à Cherbourg, sur le *Colibri*, et j'arrivai au Havre le soir même.

Mon histoire y était déjà connue; les journaux l'avaient publiée et j'étais presque un héros, ou tout au moins un sujet de curiosité. Quand je parus au haut de l'échelle du *Colibri*, il y avait foule sur le quai, et l'on nous montrait du doigt, Turc et moi, en disant :

« Les voilà! les voilà! »

J'appris au Havre que l'équipage de l'*Orénoque* n'avait pas péri; il avait été recueilli en pleine mer par un navire anglais, et le bateau de Southampton l'avait rapatrié. Quant au pauvre Hermann, il avait été jeté à la mer lors de l'abordage, et soit qu'il ne sût pas nager, soit qu'il eût été tué ou blessé par les pièces de la mâture qui l'avaient entraîné, il n'avait pas reparu. Ainsi s'expliquait comment il n'était pas venu me délivrer.

Mon récit était, paraît-il, un témoignage très grave contre le capitaine : les assureurs disaient que, s'il n'avait pas abandonné son navire, il pouvait le sauver; puisqu'un enfant avait bien su le conduire à la côte, un équipage l'eût assurément entré dans un port. On discutait là-dessus, on ne parlait que de cela au Havre; de tous les côtés on m'interrogeait.

On jouait alors au théâtre le *Naufrage de la Méduse*, et le directeur eut l'idée de me faire figurer dans cette pièce en donnant la première représentation à mon bénéfice. On refusa du monde à la porte. On m'avait confié le rôle muet, bien entendu, d'un mousse; quand j'entrai en scène avec Turc, les acteurs furent obligés de s'arrêter, tant on applaudit. Toutes les lorgnettes étaient pointées sur moi; je commençai sottement à croire que j'étais vraiment un personnage. Turc aurait pu en penser tout autant.

Les frais du directeur prélevés, et il dut les prélever largement, cette représentation me rapporta deux cents francs; on joua encore huit fois la pièce, et chaque fois il me donna cinq francs; cela me fit une somme totale de deux cent cinquante francs, c'est-à-dire une fortune.

Je résolus de l'employer en grande partie à m'acheter un trousseau, car ma passion pour la mer et la terreur de mon oncle avaient résisté à tout. Abandonné sur l'*Orénoque*, ballotté par la tempête, jeté à la côte, c'est-à-dire presque sûrement à la mort, j'avais fait, je l'avoue, de tristes réflexions, et le sort de ceux qui vivent tranquilles sous leur toit m'avait paru plus enviable que celui des marins; mais, retombé sur mes pieds, il en avait été de ces craintes comme de l'eau qui mouillait mes vêtements : elles s'étaient évanouies sous le premier rayon de soleil; et, en arrivant au Havre, je n'avais pensé qu'à trouver un navire sur lequel on voulût bien me prendre comme mousse. L'armateur de l'*Orénoque* m'avait fait engager sur un autre de ses bâtiments, l'*Amazone*, et cet argent m'arrivait tout à fait à point pour acheter les objets nécessaires à mon embarquement.

Lors de ma rencontre avec le pauvre Hermann, il m'avait, vous vous en souvenez, n'est-ce pas? emmené et logé chez lui. Ce chez-lui était un petit cabinet noir au fond d'une cour du quai des Casernes. J'y retournai. La propriétaire voulut bien me le louer; seulement elle me prévint qu'elle ne pourrait pas me nourrir, parce qu'elle était malade; mais cela m'inquiétait peu, la question de nourriture étant pour moi tout à fait secondaire et n'existant même pas, dès que j'étais sûr d'avoir un morceau de pain.

C'était une excellente femme que cette propriétaire; bien qu'elle pût se traîner à peine, je trouvais en elle toutes sortes de prévenances et de bontés qui me rappelaient la maison maternelle.

Elle était veuve, jeune encore, et elle avait un fils, de deux ans plus âgé que moi, qui naviguait; il était parti depuis huit mois pour un voyage aux Indes, et on attendait le retour de son navire, la *Neustrie*, d'un moment à l'autre.

Il n'y avait pas seulement entre elle et ma mère ces analogies lointaines de position; mais, comme ma mère aussi, elle détestait la marine. Son mari était mort loin d'elle de la fièvre jaune, à Saint-Domingue, et c'était pour elle un désespoir de tous les instants que son fils eût voulu s'embarquer. Sa seule consolation était d'espérer que ce premier voyage, qui avait été très pénible à l'aller, l'aurait dégoûté du métier, et qu'il reviendrait disposé à rester à terre.

Avec quelle impatience elle l'attendait! Chaque fois que je revenais de la jetée, où je passais presque toutes mes journées, elle voulait savoir quel était le temps, où était le vent, s'il était entré beaucoup de navires. Le voyage aux Indes est très long, incertain, capricieux, et la *Neustrie* pouvait arriver aujourd'hui, demain, dans quinze jours, dans un mois, tout aussi bien un jour que l'autre.

Il y avait un peu plus d'une semaine que je demeurais chez elle, lorsque sa maladie s'aggrava d'une façon inquiétante. J'entendis dire aux voisines qui venaient la voir ou la soigner qu'elle était en danger et que le médecin ne répondait plus d'elle. Effectivement elle était de plus en plus faible, très pâle, presque sans voix, et quand j'entrais dans sa chambre pour lui dire quel temps il faisait à la mer, j'éprouvais, à la regarder dans son lit, comme un sentiment de peur.

Après les bourrasques que nous avions eues et qui avaient perdu l'*Orénoque*, le temps s'était mis au beau. La mer était continuellement paisible, comme aux plus beaux jours de l'été, et même il régnait un calme plat qui n'est pas ordinaire à cette saison de l'année.

Ce calme la désespérait, et chaque fois qu'en rentrant je répétais ce que je lui avais annoncé la veille : « Pas de vent, petite brise de l'Est, » elle secouait doucement la tête en disant :

« Le bon Dieu m'est dur : je mourrai sans l'embrasser. »

Alors les voisines ou les amies qui étaient dans sa chambre la grondaient de penser ainsi à la mort, et tâchaient de la rassurer en lui faisant tous ces mensonges qu'on invente pour les malades qui sont en danger. Mais ils ne la persuadaient pas, et toujours elle répétait : « Bien sûr que je ne le reverrai pas. »

Ses yeux s'emplissaient de larmes, et cela donnait envie de pleurer comme elle. Je ne me rendais pas bien compte de son état, mais par ce que j'entendais dire je comprenais qu'il était tout à fait désespéré, et je n'osais jamais rentrer sans demander auparavant comment elle se trouvait.

Un matin, c'était un mardi, j'avais été voir l'entrée des navires, et je revenais pour déjeuner; en arrivant devant la voisine que j'avais coutume d'interroger, elle me fit signe d'entrer.

« Le médecin est venu, dit-elle.

— Eh bien?

— Il dit qu'elle ne passera pas la journée. »

Je n'osais monter l'escalier; à la fin, je me décidai et retirai mes souliers pour ne pas faire du bruit. Mais quand je passai devant sa porte, elle reconnut mon pas.

« Romain! » dit-elle d'une voix faible.

J'entrai; une de ses sœurs, qui ne la quittait plus, était près d'elle; celle-ci me fit signe de m'asseoir, mais la malade m'appela près de son lit. Elle me regarda sans parler, mais je la compris.

« Toujours le même temps.

— Pas de vent?

— Non.

— Quels navires?

— Des barques de pêche, les navires de la Seine et le vapeur de Lisbonne. »

J'avais à peine achevé ces mots, que la porte fut poussée vivement, et le mari de sa sœur, qui était ouvrier sur le port, entra. Il paraissait ému.

« Le vapeur de Lisbonne est arrivé, dit-il.

— Oui, Romain vient de nous l'apprendre. »

Elle dit cela négligemment; mais en même temps ses yeux rencontrèrent ceux de son beau-frère; elle vit qu'il y avait en lui quelque chose qui n'était pas ordinaire.

« Mon Dieu! fit-elle.

— Eh bien, oui, il y a du nouveau; il a rencontré la *Neustrie* dans le raz de l'île de Sein; tout va bien à bord. »

Elle était étendue sur son lit, si pâle et si faible qu'on pouvait presque la dire morte; elle se souleva sur le bras.

« Mon Dieu! mon Dieu! » dit-elle; et ses yeux éteints se ranimèrent; le sang lui rougit le visage.

Elle voulut qu'on lui expliquât combien il fallait de temps à la *Neustrie* pour venir de l'île de Sein au Havre. C'était assez difficile : deux jours, si le vent était favorable; six jours, huit jours, s'il était mauvais. Le vapeur de Lisbonne avait mis une trentaine d'heures, la *Neustrie* pouvait donc arriver le lendemain.

Elle envoya chercher le médecin.

« Il faut que je vive jusque-là, disait-elle; le bon Dieu ne voudra pas me faire mourir avant de l'avoir embrassé. »

La force lui était revenue, la raison, l'énergie; le médecin, quand il la vit, ne voulait pas croire à ce miracle.

C'était une maison de pauvres gens; la pièce dans laquelle elle était couchée servait à la fois de cuisine et de chambre; après quinze jours de maladie, il n'était pas extraordinaire qu'elle fût en désordre, encombrée de mille objets, de vases, de tasses à tisane, de fioles qui traînaient dans la poussière. A proprement parler, la malade n'avait personne pour la soigner, seulement des amies, des voisines, sa sœur, qui venaient passer quelques heures, et qui retournaient bien vite chez elles, rappelées par leur travail ou leurs enfants.

Elle nous pria de nettoyer un peu cette pièce et d'y mettre de l'ordre; elle voulut aussi qu'on ouvrît la fenêtre, et comme sa sœur s'y refusait, de peur que l'air ne lui fît du mal, elle insista.

« Ça ne fait rien pour moi, mais je ne veux pas que ça sente la maladie quand il arrivera. »

Quand arrivera-t-il? Le temps ne changeait pas, il était toujours au calme plat, sans la plus faible brise qui pût pousser la *Neustrie*.

Dans les ports de commerce il est d'habitude qu'on signale les navires qui sont en vue; pour le Havre, c'est à la pointe de la Hève que se font ces signaux, qui sont répétés au Havre et aussitôt affichés. Elle me demanda si je voudrais lui rendre le service d'aller lire ces affiches; on pense bien que je ne songeai pas à m'en excuser, et, d'heure en heure, j'allais du quai des Casernes à la rue d'Orléans, où se trouvait alors le bureau de la chambre des assureurs, qui recevait ces signaux.

Mais, par ce calme plat, il n'y avait aucun navire en vue, tous étaient retenus à l'entrée de la Manche.

Cependant elle ne se découragea pas, et, le soir arrivé, elle nous fit rouler son lit auprès de la fenêtre. Sur le toit de la maison en face était une grande girouette, elle nous dit qu'elle voulait la voir à chaque instant, parce qu'elle sentait bien que le vent allait changer. Dans tout autre moment, cela nous eût fait rire; car sur le fond du ciel bleu, éclairé par la pleine lune, on voyait la girouette se détacher en noir, immobile comme si elle eût été soudée au pivot.

Sa sœur, qui était restée pour la veiller, m'envoya coucher. Dans la nuit, je fus réveillé par un bruit que je n'avais pas encore entendu depuis que j'habitais mon cabinet : une sorte de grincement. Je me levai; c'était la girouette qui tournoyait en criant sur la tige de fer; le vent s'était élevé.

Je descendis dans la rue et j'allai jusqu'à la jetée. La mer commençait à clapoter; le vent soufflait frais du nord : un douanier avec qui je causai me dit qu'il allait fraîchir encore et probablement passer à l'ouest.

Je rentrai à la maison pour porter cette bonne nouvelle, car le vent à l'ouest, c'était la *Neustrie* au Havre dans la journée ou à la marée du soir.

« Vois-tu, dit-elle, que j'avais raison; je savais bien que le vent changerait; ah! le bon Dieu est bon. »

Sa sœur me dit qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, et qu'elle était restée sans bouger, les yeux fixés sur la girouette, ne disant qu'un seul mot, toujours le même :

« A quelle heure la pleine mer? »

Elle voulut boire un peu de vin; le médecin avait dit qu'on pouvait lui donner ce qu'elle voudrait; elle en prit à peine une gorgée, car elle était bien faible, respirant difficilement et haut.

« Cela me soutiendra jusque-là, » dit-elle.

Puis ses yeux se tournèrent vers la girouette, et elle ne dit plus rien. Seulement de temps en temps elle murmurait :

« Pauvre Jean, pauvre Jean ! »

Hector MALOT.

(*La fin au prochain numéro.*)

VISITES AU SALON

IV

SALLE IV. — M. Gérôme a dans cette salle deux toiles : *Vente d'esclaves à Rome* et la *Nuit au désert*, d'un fini étonnant, et la dernière remarquable quoique d'un effet bizarre de phosphorescence. Nous sommes loin des grands succès de l'artiste. Les deux toiles de M. Frère (Charles), *Opération* et *Maréchalerie*, sont très remarquables et peintes dans une gamme exquise; celles de M. Frère (Pierre), la *Soupe* et le *Lever*, sont intéressantes. J'aime encore le *Nil*, de M. Frère (Théodore), dont le mérite s'efface sous je ne sais quelle sécheresse de lignes.

C'est dans cette salle que se trouve la belle étude de M. Fantin, d'un pinceau si sobre, si maître de lui et d'un aspect si exquis. De très belles fleurs, artistement groupées, mais un peu blafardes de ton général, par M. Louis Lemaire. *Une cour de ferme normande*, paysage robuste, plein de soleil et de vie, bien présenté, et peint avec maestria par M. Gagliardini.

Nous parlerons du grand hall n° 3 en même temps que de celui où trône le chef-d'œuvre de Puvis de Chavannes. Nous traversons et passons à la salle V.

Je me contente de mentionner l'esquisse remarquable, étourdissante de précision, de M. Detaille, long fragment de panorama, que je ne trouve pas à sa place au Salon. Tout à côté, M. Paul Dubois, dont on regrette de ne rien trouver à la sculpture, a deux adorables petits portraits pleins de ce coloris raffiné auquel l'artiste nous a habitués.

M. Dantan a exposé l'*Intérieur d'un atelier de moulage*, d'une clarté, d'une finesse de tons blancs, qui mettent cette toile au pair de celle qui lui valut un si grand succès il y a quelques années.

La pièce de résistance de cette salle intéressante, c'est le *Quatuor* de musiciens espagnols de M. Donnot. C'est d'une vérité, d'un puissant et d'un vivant qui empoignent.

SALLE VII. — La *Nuit*, de M. Adrien Demont, est une conception d'un très grand aspect et d'une vraie poésie, c'est une toile hors ligne ; Mme Demont-Breton a été moins heureuse cette année que précédemment. Le portrait de Mme Galli-Marié, très clair, très habilement peint, très remarquable en somme, a je ne sais quoi dans son éclat même qui ne me plaît qu'à demi. Il me semble que le sujet, que le costume, que Carmen enfin demandait une autre tonalité.

Le tableau de M. Edelfet, *En mer*, golfe de Finlande, doit à son voisinage, sans doute, de paraître un peu blafard au premier abord, mais quelle vérité d'attitude dans ce vieux pêcheur impassible, dans cette fillette du Nord en proie à une émotion qu'elle réprime, et comme la façon dont est traité ce coin de barque donne bien l'impression de l'immensité qui l'environne. C'est dans cette salle qu'est placée la jolie toile de M. Dunt, la *Basse-Cour*, dont j'ai dit tout le bien que j'en pensais, en estropiant le nom de l'auteur. A voir encore un bon portrait de M. Debat-Ponsan, un portrait par M. Dinet, l'auteur de *Saint Julien l'hospitalier*, un *Souvenir de Venise* de M. Echtler, et deux gracieux panneaux de M. Fühel.

SALLE IX. — Saluons en passant deux portraits de M. Cot, l'artiste mort si jeune, et les tableaux légendes de M. Duez et de M. Dinet. J'ai dit tout le bien que je pense de ces deux œuvres, leur voisinage en fait ressortir les mérites divers. Le sentiment mystique du *Saint François d'Assise* en fait une belle œuvre, le *Saint Julien l'hospitalier*, tenu dans une note plus réaliste, est de moins belle allure, mais il se recommande par une grande sincérité devant la nature. Très puissante la *Prairie normande* de M. Julien Dupré, beaucoup de vérité dans le mouvement de la femme qui ramène à elle la vache affriandée de feuilles de choux. Une *Atala*, de M. Courtois, avec une charmante tête moderne je le veux bien, mais enfin le besoin ne s'en faisait pas sentir. J'aime mieux le portrait de l'auteur par son camarade Dagnan Bouveret, qui a commis, lui aussi, une rengaine de cimetière avec son petit *Hamlet*. Une *Plage de Villers* et un *Herbage*, très vrais et très fins de tons, pleins du calme et de la douce lumière de ce charmant pays, par E. Decan ; une *Procession*, par M. Coessin, d'un très joli ton et où les types sont bien observés; le *Retour de l'office* et une *Barque à moules* de M. Courtens, deux bonnes choses ; enfin le *Printemps* et l'*Eté*, des enfants et des glaneuses de M. Deyrolles, peints avec un très bon sentiment.

Eusèbe LUCAS.

THÉATRES

On a cette semaine obligé M. Ohnet à se défendre d'avoir copié son *Maître de forges* dans un roman suédois. Le spectacle des jalousies, envies ou *fielleries* humaines sera éternel. Quand, dans la rue, un toutou crie parce qu'on lui a marché sur la patte, les autres lui tombent dessus ; homme ou caniche, c'est la même chose. Qu'il se fasse du bruit autour de quelqu'un, il y aura vingt bons petits camarades tout prêts à tâcher de le mordre. Il y a déjà longtemps qu'on dit, dans ce monde si maladif des théâtres, que M. Ohnet a copié un roman suédois ; qu'on le chuchote par là, passe encore ; mais l'imprimer ! Je ne vois pas ce que les coulissiers du théâtre gagnent à répéter de pareils propos, ni ce qu'ils font perdre à l'auteur. Sans parler de Corneille, de Molière, de La Fontaine, et *tutti quanti*, je connais une marche de A. Boucher, qui note pour note, en six-huit, contient les seize premières mesures de la *Marseillaise*, et j'entendais hier sous ma fenêtre d'affreux *musicante* qui jouaient en pas redoublé le grand majeur du scherzo de la *symphonie en la*, de Beethoven. Qu'est-ce que cela prouve?

« On imite quelqu'un même en plantant des choux, » a dit A. de Musset, et les détrousseurs de M. Ohnet n'ont fait qu'imiter les toutous batailleurs dont j'ai parlé.

Le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN a donné *Macbeth* transcrit par M. Richepin. Belle transcription, un peu fantaisiste, — ce qui était peut-être inévitable, — mais pleine du grand souffle, et remarquablement interprétée par Mme Sarah Bernhardt, que seconde fort bien mièvrerie à part, l'acteur Marais.

J. DE B.

MANUEL DU MÉNAGE

SIROP D'ORGEAT. — Ce sirop plaît généralement, aussi je conseille à toutes les maîtresses de maison, soucieuses du bien-être de leurs invités, d'en faire une ample provision. Qu'elles se conforment aux prescriptions suivantes, et elles obtiendront un beau succès : je laisse à leurs besoins d'augmenter les quantités, en suivant bien les proportions indiquées.

Il faut prendre 250 grammes d'amandes douces, 40 grammes d'amandes amères, 16 grammes d'eau de fleur d'oranger, 1/2 kilogramme de sucre, 1/2 kilogramme d'eau filtrée.

Ainsi que je l'ai indiqué dans le mobilier d'office, l'indispensable mortier de marbre ou de pierre a son importance ici pour préparer ce sirop. Après avoir jeté de l'eau bouillante sur les amandes pour monder, on en met une petite quantité dans le mortier, on les pile en ajoutant dessus un peu de sucre en poudre et de l'eau.

Lorsque toutes les amandes sont pilées (on n'a pas employé tout le sucre), on sépare cette espèce de pâte en plusieurs portions, que l'on pile encore isolément, et que l'on jette successivement dans une terrine en terre cuite. Sur cette pâte on verse la quantité d'eau indiquée.

C'est le moment de se servir d'un morceau de toile neuve pourvu de manches, comme je l'ai expliqué pour presser le jus d'oranges.

Lorsque le lait d'amandes est passé, on ajoute à ce lait le reste du sucre, puis on met la préparation sur un feu doux, en la remuant sans cesse. On lui laisse faire un bouillon, on la retire du feu.

Au moment de mettre en bouteilles, on ajoute l'eau de fleur d'oranger; puis, après avoir bouché les bouteilles, on les goudronne.

C'est à la cave qu'il faut conserver ce sirop. Ainsi faisant, on évitera qu'il ne fermente.

CONFITURES D'ORANGES. — Il faut piquer les oranges avec une aiguille d'acier de trous très rapprochés les uns des autres, avant de faire tremper ces oranges dans de l'eau fraîche ; on les y laisse pendant quarante-huit heures, et l'on renouvelle l'eau toutes les heures. Si l'on peut les mettre sous un robinet coulant incessamment, c'est encore le mieux.

Donc, au bout de quarante-huit heures, on met les oranges à cuire dans une nouvelle eau. On juge qu'elles sont au degré de cuisson voulu, lorsqu'elles sont très amollies. Alors on les retire et on les met à rafraîchir dans l'eau.

Étant froides, on coupe les oranges à très petits morceaux ; on pèse la même quantité de sucre que l'on a de fruit, et l'on met à cuire sur un feu doux, afin que la marmelade ne s'attache point au fond de la bassine.

La cuisson ne doit point excéder cinquante à soixante minutes. Il faut avoir le soin d'agiter la marmelade avec la spatule de cuivre pendant la cuisson.

Cette marmelade, d'une belle couleur, doit être mise dans des vases de verre. Elle se conserve aisément plusieurs années. Elle est à recommander aux estomacs paresseux.

Jenny DES MARTELS.

CORRESPONDANCE

Mme H. D., à Odessa. — Les plis indéplissables, dits plis accordéons s'obtiennent à la machine. Nous avons donné dans les annonces du journal l'adresse de Mme PERRÉARD ; cette dame se charge de ces plissés, qu'elle exécute très habilement.

Mme C. V., à Barcelone. — Moyennant l'envoi de 3 fr. 50 en un mandat-poste, nous pourrons vous fournir le *Manuel des fleurs*, un ouvrage très complet, avec dessins sur l'art de la fleuriste. — Pour les feuillages, adressez-vous à la maison PHILISDOR, 7, rue Sainte-Apolline.

Miriam, a V. — La *Leçon de choses* vous a été envoyée. Faites votre costume de toile à petites rayures gris sur gris, avec jupe badinée garnie de cinq petits plis dans le bas, tunique drapée et jaquette ouverte sur un gilet bouffant; ruban de satin gris de l'une des teintes du costume passant au bas de la taille sur le bouffant et sortant de dessous la veste. Comme costume de tout aller : l'un en mohair gris, avec grands plis cerceaux, couvrant toute la jupe, et polonaise ajustée formant bouffant sur le devant; tunique s'écartant en draperies. Jaquette *russe*, avec gilet de crêpe lisse blanc ou de surah noir et ceinture blanche ou noire, en surah, selon le gilet. Vous avez eu le patron et le modèle de cette veste dans les numéros du 17 et du 24 mai. Le second costume pourra être en voile noir, avec jupe indéplissable; tunique *Watteau*, drapée en avant et formant pouf. Jaquette tailleur en drap de fantaisie, complètement ajustée et bordée d'un galon de mohair. Elle sera boutonnée de gauche à droite, avec grand col haut et petite poche de poitrine pour le mouchoir. Quant à la toilette habillée, surah glacé, genre grisaille et jupe de broderie. Pour cette toilette, la blouse moujik, que nous avons décrite dans notre numéro du 17 mai, et le petit mantelet sans aucune garniture, court par derrière comme un camail, avec ses pans écartés. Les pattes, le col, les poignets et la ceinture seront en velours noir; flot en ruban de velours noir près du pouf à gauche. — Etes-vous satisfaite? Nous vous devions bien tous ces renseignements en retour des choses aimables que vous nous dites.

X., Y., Z., a M. B. — Oui, la combinaison est bien, sans gilet sur le corsage. L'étoffe est très jolie. Bien aussi les chaussures. Faites le chapeau en paille mordorée ou bois, garni de velours de même teinte et d'un beau bouquet de fleurs et d'herbes des champs, marguerites et épis teints, le tout mêlé de libellules ou de hannetons. Choisissez la calotte *Pavé* ou le *Postillon*. Pas de plumes. Gants de Suède couleur mastic ou chamois. Ombrelle en soie glacée unie assortie à la robe. Quand on fait la quête, on se contente d'incliner la tête en signe de remerciement.

Mme H., à Athènes. — Pour les fournitures de modes, s'adresser à la maison Raimond Rapp, 15, rue du Quatre-Septembre et pour les bijoux de fantaisie à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Mme J. L., a G. — Faites les costumes en voile brodé, avec jupe à plis cerceaux, montée sur un fond de jupe de petit taffetas ou d'alpaga. Blouse moujik, garnie de velours épinglé noir et de boutons de nacre blanche ; petit mantelet assorti, comme il est indiqué plus haut. Métrage : 9 mètres pour chaque toilette.

Une fidèle lectrice, à Paris. — Il faut d'abord que votre volant ait trois fois l'ampleur de la jupe sur laquelle il est

LE MONITEUR DE LA MODE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS ET PUBLIE CHAQUE ANNÉE :

ÉDITION SIMPLE (sans gravures coloriées)

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe.
12 Feuilles de Patrons tracés (grandeur naturelle) et de modèles de broderie (paraissant avec le 1er numéro de chaque mois).
12 Patrons découpés de toilettes, confections ou costumes d'enfants (avec le 3e numéro de *chaque mois*).

ÉDITION N° 1 (avec gravures coloriées)

52 Livraisons illustrées de 12 pages, grand format, imprimées avec luxe.
52 Gravures coloriées, toilettes de tous genres, chapeaux, lingerie, etc., d'après J. David.
12 Feuilles de patrons de grandeur naturelle, avec le 1er numéro de chaque mois.
1200 Gravures noires dans le texte, sujets de modes, d'après E. Préval, H. Janet, etc.

ÉDITION N° 2 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments (textes et gravures) que l'édition n° 1;
Plus **12 Patrons découpés** (soit un avec le 3e numéro de chaque mois).

ÉDITION N° 3 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments que les éditions numéro 1 et numéro 2;
Plus **24 Figurines coloriées** (soit deux chaque mois, avec les 2e et 4e numéros).

ÉDITION N° 4 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments que les éditions numéro 1 et numéro 2;
Plus deux magnifiques **Panoramas des modes nouvelles**, composés chacun de 14 figures coloriées, paraissant le 1er avril et le 1er octobre de chaque année;
Plus **44 Figurines coloriées**, grandes toilettes, d'après G. Gonin.

ÉDITION N° 5 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments que l'édition numéro 4;
Plus **24 Gravures coloriées**, spécialement composées de modèles de chapeaux et de lingerie (soit deux par mois, avec le 1er et le 2e numéro de chaque mois).

Les abonnements datent du 1er de chaque mois. Envoyer un mandat-poste à M. le Directeur du *Moniteur de la Mode*, 3, rue du Quatre-Septembre. — Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

PAYS	ÉDITION SIMPLE SANS GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° I AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 2 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 3 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 4 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 5 AVEC GRAVURES COLORIÉES		
	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Paris, Départements, Algérie, Tunisie..	14 »	7 50	4 »	26 »	15 »	8 »	28 »	16 »	8 50	38 »	21 »	11 50	52 »	28 50	15 50	57 »	31 »	17 »
Belgique, Suisse, Italie...............	17 »	9 »	5 »	28 »	16 »	8 50	31 »	17 50	9 25	43 »	23 »	12 »	59 »	31 »	16 »	65 »	34 »	17 50
Allemagne, Autriche, Russie, Suède, Norvège, Hollande, Danemark, Espagne, Portugal, Turquie, Egypte, Maroc, Grèce, Serbie.....................	18 »	9 50	5 »	34 »	18 »	9 50	38 »	20 »	10 50	50 »	26 »	13 50	66 »	34 »	18 »	72 »	37 »	19 50
Etats-Unis, Mexique, Colonies.........	20 »	11 »	7 »	38 »	21 »	10 50	41 »	22 »	12 »	54 »	28 »	15 50	71 »	36 »	19 »	77 »	39 »	20 50
Amérique du Sud, Chine, Japon, Australie, Canada......................	24 »	13 »	7 50	50 »	26 »	13 50	55 »	29 »	15 »	72 »	39 »	20 »	93 »	50 »	26 »	99 »	53 »	27 50
Pour recevoir le supplément allemand, ajouter.....	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25

PRICES (POST FREE) FOR GREAT BRITAIN AND IRELAND

ÉDITION SIMPLE			ÉDITION N° 1			ÉDITION N° 2			ÉDITION N° 3			ÉDITION N° 4			ÉDITION N° 5		
One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Mon.
£ » 15 »	£ » 8 »	£ » 5 »	£ 1 10 »	£ » 15 »	£ » 8 »	£ 1 12 »	£ » 16 »	£ » 9 »	£ 2 2 »	£ 1 2 »	£ » 12 »	£ 2 16 »	£ 1 8 »	£ » 14 6	£ 3 » 10	£ 1 10 5	£ » 15 3

P. DE PLUMENT

CORSET-CAGE

(BREVET-GUILLOT)

CORSET-SULTANE

JUPONS ET TOURNURES

33, rue Vivienne.

MAISON SOBOTKA

FONDÉE EN 1860

20, Rue Poissonnière, 20

SPÉCIALITÉS DE

GARDE ET ENTRETIEN DE FOURRURES

Envoi Tarif franco.

Les fourrures sont rendues en bon état, sans augmentation de prix sur le tarif.

SPÉCIALITÉ POUR COUTURIÈRES

F. PELISSIER

4, rue St-Augustin et 7, rue du 4 Septembre

PARIS

LAINAGES, NOUVEAUTÉS

Les Couturières désireuses de recevoir les Carnets d'Echantillons de tissus devront accompagner leur demande d'une carte d'adresse ou d'une entête de lettre.

MANNEQUINS POUR ESSAYAGE

Se haussant à volonté, de toutes formes, tout faits et sur mesure.

Envoi franco du Catalogue

SERVIETTE MAGIQUE

POUR REMETTRE INSTANTANÉMENT A NEUF

PAR LE SIMPLE FROTTEMENT

L'ARGENTERIE (RUOLZ ET PLAQUÉ), LES MÉTAUX ANGLAIS, LES CUIVRES POLIS, L'OR, LES BIJOUX

Employée par les bijoutiers, joailliers et marchands de ruolz, la Serviette Magique *est aussi indispensable à toutes les maîtresses de maison.*

En plis de 3 serviettes..............................	1 fr. 60
— 6 serviettes..............................	3 fr. »
— 12 serviettes..............................	6 fr. »

Pour recevoir *franco* **en France**

En plis de 3 serviettes..............................	2 fr. 20
— 6 serviettes..............................	4 fr. »
— 12 serviettes..............................	8 fr. »

Gros — FRANCIS AMPENOT — **Détail**

3, rue du Quatre-Septembre, 3

Mmes DE VERTUS Sœurs brevetées. Seules inventeurs de la **Ceinture Régente.** — *Corset Anne d'Autriche*, pour les modes actuelles. — **Paris, rue Auber, 12, au 1er.**

NOUVEAUTÉS

ORIENTAL (SMYRNA) WOOL

Pour tricoter couvertures, tapis, coussin, etc., genre oriental.

Nouveau travail utile et élégant, laine orientale, dessins inédits, accessoires et renseignements pour l'exécution.

Seuls dépositaires pour la France : MM. Dulac et Doutot, 88, boulevard Sébastopol.

CRYSTAL SILK WOOL

Pour crochet, broderie, tricot, objets de toilette et vêtements pour enfants.

Se vend en détail dans les magasins de travaux de dames. En gros et pour l'exportation chez **Paul SCHULZE**, à **Manchester (Angleterre)**, et à **Paris**, chez M. **A. Bachelet**, 27, *rue Saint-André-des-Arts.*

LA MAISON DE ROBES **L. ROUYER** de Saint-Germain-en-Laye, fondant un nouvel Atelier, demande plusieurs Apprêteuses en Corsages. Le voyage sera remboursé.

LA

MODISTE UNIVERSELLE

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Chaque numéro se compose de 4 grands Chapeaux-Modèles, imprimés sur bristol grand format, coloriés à l'aquarelle, et d'un texte illustré imprimé sur beau papier de couleur, comprenant les descriptions détaillées des divers modèles en cinq langues : *français, anglais, italien, espagnol, allemand.*

PRIX D'ABONNEMENT :

Paris, un an..............................	15 francs.
6 mois..............................	8 —
3 mois..............................	5 —
Départements, Algérie, un an......	17 francs.
6 mois..............................	9 —
3 mois..............................	5 fr. 50
Étranger, un an..............................	18 francs.
6 mois..............................	10 —
3 mois..............................	6 —

Envoyer un mandat-poste à MM. Ad. GOUBAUD et Fils

3, rue du Quatre-Septembre, 3

Bourloton. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

monté. Quand les plis sont faits et maintenus par plusieurs rangs de bâti, vous épinglez le volant, en le mettant bord à bord avec la jupe : le repoussoir n'est là que pour paraître à certains mouvements du volant, mais celui-ci est de même longueur. Vous passez plusieurs points de bâti sur le volant et la jupe, en ayant soin de bien maintenir l'aplomb. A mesure que vous arrivez dans le haut et que le volant devient plus large, vous serrez les plis en les faisant plus profonds, tout en conservant l'aplomb. Cela fait, vous baguez à l'envers, avec des cordons; il faut au moins trois rangs de cordon, le premier à vingt centimètres du bord.

En Bourgogne. — Copiez le modèle n° 3, de la gravure *GL* n° 2392, publiée dans le numéro du 17 mai. — Le patron assemblé coûterait 8 francs. Pour doublure une foulardine légère ou, ce qui serait le mieux, une jupe de petit taffetas. Oui, vous pourriez employer votre jaquette en crêpe de Chine comme vous le pensez; garnissez d'une jolie frange de même teinte, soie et chenille. Non, la gaze dont vous parlez ne ferait pas un joli costume. C'est passé de mode.

Pervenche. — Demandez à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre; nous ne savons pas les prix.

CARNET DU SPHINX

NOUVEAUX PROBLÈMES A RÉSOUDRE

N° 417. — MOTS EN HÉLICE

Il apparaît en l'air, au-dessus des cours d'eau. —
Sauva Rome jadis; se plaît dans un ruisseau. —
Petit mot négatif, fréquent dans le langage. —
Lettre, un produit chinois. — La tête d'un otage. —
Un signe musical. — Au moulin instrument. —
Elle arrose et traverse un beau département. —
Enfin, pour relier l'hélice tout entière,
Ville où l'on voit un pont précéder la rivière.

—

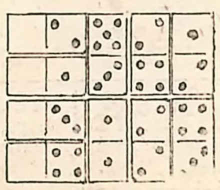
N° 418. — PRÉNOMS EN CROIX

En employant les lettres A, A, A, A, B, E, E, H, I, L, N, P, R, S, S, T, T, former deux prénoms en croix, l'un masculin et l'autre féminin, la 5e lettre commune aux deux. De plus, les lettres des deux prénoms seront choisies de manière que celles du nom féminin soient les initiales de neuf noms de fleurs (à donner) et celles du nom masculin les initiales de neuf noms d'arbres ou d'arbustes (à donner également).

SOLUTIONS

(Numéro du 24 mai.)

N° 414. — DOMINOS.



N° 415. — CASSE-TÊTE. — Voici les noms mythologiques fournis par chaque groupe de mots : 1. Jupiter, Junon. — 2. Mars, Vénus. — 3. Neptune, Amphitrite. — 4. Pluton, Proserpine. — 5. Vulcain, Vesta. — 6. Apollon, Minerve. — 7. Saturne, Rhéa. — 8. Hercule, Déjanire. — 9. Bacchus, Cérès. — 10, Pan, Diane.

N° 416. — MÉTAGRAMME. — Les mots formant métagramme sont :

Rien, nier, Reni (Guido), Néri (saint Philippe), rein, Erin

Solutions reçues jusqu'au 23 mai :

Frimousse, à Paris. — Orientale, à Marseille. — Cerisette, à Montmorency. — Rose P., à Lyon. — Geneviève L., à Angers. — Lui et elle. — Un crapaud et une grenouille. — Un potache, à Passy. — Une ignorante, à Calvi.

REVUE DES MAGASINS

Nous publions aujourd'hui de bien jolis modèles sortant des ateliers de Mme CAILLEUX (30, rue de Clichy). Nous les avons fait dessiner en grande hâte, car Mme Cailleux expédie journellement aux quatre coins de la France de ravissantes créations : costumes de batiste, de toile, de soies légères, qui vont briller dans les casinos en renom et sur les plages les plus élégantes.

Le plus intéressant en ceci, c'est que Mme Cailleux, en femme intelligente et habile, établit tous ces costumes à des prix très modérés pour les rendre accessibles à toutes les bourses. *Être élégante à bon marché*, voilà de quoi vous séduire toutes, et Mme Cailleux n'a qu'à prendre ses précautions pour faire face aux demandes qui vont l'assaillir à nouveau.

SPÉCIALITÉS

Vous aurez bientôt quarante ans, la patte d'oie se dessine, vos joues vont se colorer trop fixement. Vous êtes certaine de voir tout cela disparaître par l'usage quotidien des *Sachets de toilette* du Dr Dys.

Ils produisent pour la toilette un lait qui pénètre l'épiderme, empêche le sang de se fixer sur le derme, qui rafraîchit le teint, dissipe les rides et donne enfin au visage tout l'éclat de la jeunesse.

Ils sont composés de substances naturelles absolument saines, sans aucun des corrosifs qui distinguent la plupart des produits actuellement préconisés pour les soins du visage.

Boîte d'essai, 3 francs *franco.*

Paris, ROUSSEAU, pharmacien, 54, rue de Rome. — Londres, Ch. PEMBO, 11, Queen Victoria Street, E. C.

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1884

NOUVEAU

PANORAMA DES MODES

Nous prévenons nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** (*saison de* 1884) est en vente dans nos bureaux depuis le 1er avril.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons donc, à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet, afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande, en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de M. le Directeur de la Société des Journaux de Modes réunis, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

TARIF DES PATRONS COUPÉS

ASSEMBLÉS OU MONTÉS ET GARNIS (EN PAPIER OU EN MOUSSELINE)

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Toute demande de Patrons, — pour être servie *franco* par la poste, dans le délai de quarante-huit heures, — devra toujours être accompagnée d'un mandat de poste à l'ordre de M. le directeur de la Société des Journaux de Modes réunis.

TARIF DES PATRONS

Patrons coupés :

1° **Manches**, poche, col, nœud, revers, camail : 0 fr. 50.
2° **Lingerie** : chemises de jour et de nuit, pantalons, camisoles, cache-corset : 1 fr. 25.
3° **Corsages**, jaquettes, matinées, confections de tous genres, jupes, tuniques, polonaises, robes princesse, costumes d'enfants . 1 fr. 50.
4° **Costumes de bains** : 3 francs.
5° **Layette complète**, avec robe de baptême : 6 francs.

Patrons assemblés :

6° **Corsages**, jaquettes, matinées, confections, jupes, tuniques, polonaises, robes princesse : *en papier*, 2 fr. 50; *en mousseline*, 5 francs.
7° **Costumes d'enfants** : *en papier*, 3 fr. 50; *en mousseline*, 5 francs.
Toilettes complètes : *en papier*, 8 francs ; *en mousseline*, 12 francs.

Les patrons de corsages et confections *en mousseline, assemblés*, peuvent être taillés sur la personne même, moyennant le même prix.

Patrons montés et garnis :

9° **Corsages et confections** : *en papier*, de 6 à 8 francs ; *en mousseline*, de 8 à 10 francs.
10° **Costumes d'enfants** : *en papier*, de 5 à 10 francs ; *en mousseline*, de 6 à 15 francs.
11° **Toilettes complètes** : *en papier*, de 15 à 18 francs ; *en mousseline*, de 22 à 25 francs.
12° **Toilettes complètes** (demi-femme) avec patron coupé de grandeur naturelle : *en papier*, 12 francs ; *en mousseline*, 14 francs.

NOTA. — Notre atelier livre prêt à être cousu, c'est-à-dire taillé, essayé et rectifié, — moyennant 15 francs, — tout corsage ou confection dont on lui a fourni l'étoffe.

ROULETTES A PATRONS, indispensables pour relever les patrons tracés, 1 fr. 50 prises dans nos bureaux.

AGENTS CORRESPONDANTS

LYON. — E. BLOUEST, 7, place des Terreaux.

MARSEILLE. — G. ARNOUX, *agent général*, papeterie du Louvre, 3, rue Noailles. — BLANCHARD, rue des Récollettes, 6.

ALGÉRIE. — Eug. CHAPELIN, 120, Tournants Rovigo.

ANGLETERRE. — GOUBAUD AND SON, 40, Bedford street. — KARGER, 32, Great Titchefield street. — CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square, *Londres*.

BELGIQUE. — L. SERMON, 134, boulevard Anspach. — CHANY, 103, rue du Viaduc. — AGENCE HAVAS, Marché-aux-Herbes, *Bruxelles*.

ALLEMAGNE. — W. ROMMEL, agent général, *Francfort-sur-Mein*. — BROCKHAUS, 29, Querstrasse. — A. TWIETMEYER, *Leipzig*. — LES DIRECTEURS DES BUREAUX DE POSTE.

RUSSIE. — E. MELLIER, librairie impériale, perspective Newsky, *Saint-Pétersbourg*.

POLOGNE. — A. KRASNODEBSKI, rue du Comte Berg, Palais Kraniski; — LOEBEL, *Varsovie*.

HOLLANDE. — MEIJER, libraire, *Amsterdam*.

AUTRICHE. — BRAUMULLER ET FILS, libraires de la Cour. — BROCKHAUS, libraire. — GÉROLD ET Cie, Stephansplatz. — Guillaume FRICK, libraire de la Cour I. et R., 27, Graben, *Vienne*. — MEIER, I. Bauernmarkt, 12, *Vienne*. — Julius DASE, libraire, *Trieste*.

ESPAGNE. — S. MANERO, calle de Lauria, 82, *Barcelone*. — F. FÉ, carrera San Geronimo, 23, *Madrid*. — RAMOS, DEAN ET Cie, *Vittoria*.

ITALIE. — A. CILLA, via Offici del Vicario, 45, *Rome*. — LE SOUDIER, 4, via Providenza, *Turin*. — H. BERGER, casa Ligure, *Milan*. — F. CASARETO, 10, via Carlo Felice, *Gênes*.

PORTUGAL. — Mme LALLEMANT, 22, rua de Thesoure Veloh, *Lisbonne*

SUISSE. — MORITZ, 49, Holbein, *Bâle*.

ÉGYPTE. — Artuso MOLINO, libraire, *Alexandrie*.

ROUMANIE. — SZÖLLÖSY, calea Victoriei, 40, *Bucharest*.

GRÈCE. — Th. Ph. XÉNACKIS, libraire, *Athènes*.

ÉTATS-UNIS. — H.-P. SAMPERS, 19, Barclay street, *New-York*.

BRÉSIL. — J.-B. LOMBAERTS, 19, rue des Ourives, *Rio Janeiro*.

URUGUAY. — CHALLE FRÈRES, 353-355, calle Sarandi, *Montevideo*.

Mme PÉPOUEY. Robes et vêtements. Costumes pour dames et enfants. Spécialité pour la coupe des corsages. — 6, rue de Provence, Paris.

ALIMENT des Enfants. **RACAHOUT** Delangrenier, 53, r. Vivienne.

J. TOCHE PASSEMENTERIE ET BOUTONS. 45, rue Turbigo, et rue Joquelet, 11. — Paris.

Abel GOUBAUD, directeur-gérant.

La reproduction de tous les dessins du MONITEUR DE LA MODE est interdite tant en France qu'à l'Étranger.